

Robots, I.A. et Cie: notre Frankenstein moderne?

N° 166 8 MARS 2018

Parait le deuxième jeudi
du mois dans

Tageblatt
STRASBOURG



”

Science sans conscience
n'est que ruine de l'âme

François Rabelais

Impressum

Editeur: Editpress Luxembourg S.A.
Coordination générale: Alvin Sold; Coordination technique: Coryse Koch
Coordination extérieure: Ian De Toffoli, Luc Belling, Ariel Wagner
Toute correspondance est à adresser exclusivement à kulturissimo@editpress.lu
Supplément du Tageblatt du 8 mars 2018
Site internet: <http://www.kulturissimo.lu>
Prochain numéro: le 12 avril 2018 – Clôture rédactionnelle: 20 mars 2018

3: Editorial Alvin Sold

Accent aigu: Robots, I.A. et Cie: notre Frankenstein moderne?

- 4, 5: Les robots ont-ils une âme? Intelligence artificielle ou bêtise naturelle? (Paul Rauchs)
- 6, 7: Le golem informatique. Science sans conscience n'est que ruine de l'âme (Jean Sorrente)
- 8, 9: Intelligence artificielle et transhumanisme: Utopie ou réalité de demain? (Franck Colotte)
- 10, 11: Leben in der Matrix. Die Macht der digitalen Technik (Jim Schumann)
- 12: Chères questions et affirmations gratuites. Gnomorrhagie Robots, I.A. et Cie (Paul Hemmer)
- 13: Letter from England. 1984? (Diana White)

Beaux-arts:

- 14, 15: Je dis ça, je ne dis rien ... Charlier (Enrico Lunghi)

Musiques:

- 16, 17: Chefdirigent Franz Welser-Möst zur Jubiläumstournee des Cleveland Orchestra „Von der amerikanischen Provinz auf das internationale Parkett“ (Alain Steffen)

Littératures:

- 18, 19: Prix Nobel ou pas prix Nobel. Yannis Ritsos et la poésie grecque (Michel Decker)
- 20: Chroniques parisiennes. De quelle littérature je suis faite? (Clotilde Escalle)
- 21: In the air. Frankenstein 200 (Ariel Wagner)

Ici et ailleurs:

- 22, 23: Trump-Kleptokratour. Home alone (Carlo Kass)
- 24, 25: Vom Staat ist die Rede: Das verborgene Ungeheuer (Barbara Höhfeld)
- 26, 27: Der Bürger, der was vermisst. Boden (Frank Bertemes)
- 28: Der europäische Krieg 1939-1945 (7). Der Skandinavienfeldzug – Norwegen (9.4-10.6.1940) (Tino Ronchail)
- 29: Brief aus Wien. Der Eiermann (Michèle Thoma)
- 30: Gramma apo tin Ellada. Ein Leben im Laden (Linda Graf)
- 31: Reflections on/against the Present. Dictionary of Neoliberal Terms (Fabienne Collignon)

Retour sur image

- 32: By Gado



Alvin Sold

Mary Shelley avait 19 ans

Mary Shelley fit paraître son *Frankenstein* en mars 1818, sans nom d'auteur; elle l'avait écrit deux ans plus tôt.

„Tout le monde“ connaît *Frankenstein*, n'est-ce pas? – Mais non. On se souvient vaguement d'un vieux film, de l'image de Boris Karloff peut-être; le monstre rôde encore.

Si *Frankenstein* est le Prométhée moderne, créateur d'un surhomme échappé à son contrôle, qui est Shelley? On trouvera des dizaines de biographies passionnantes qui relatent la vie extraordinaire de cette femme.

Vie jamais facile, surtout pas au début de sa liaison avec Percy Bysshe Shelley: elle n'avait que 17 ans en 1816 lorsqu'elle s'éprit de lui, marié, philosophe, poète, rêveur, prêt à dépenser une fortune pour réparer des injustices (c'est pourquoi sa famille lui refusa longtemps l'héritage). A 19 ans, Mary peut épouser Percy, et c'est pendant leur voyage-fuite en France et en Suisse qu'elle conçoit *Frankenstein* sur les bords du lac Léman, à la suite d'une idée farfelue de Lord Byron: „Chacun de nous (ils sont cinq) va écrire une histoire de spectres“ ...

Ah! Ces romantiques jeunes gens! Une histoire de spectres, à l'allemande, quel défi pour des Anglais sophistiqués comme ceux-là!

Shelley a gagné haut la main la compétition en

râtant quelque peu le sujet. Volontairement, sans doute. *Frankenstein* lui a permis de s'aventurer sur le terrain encore en friche de la science-fiction, sans quitter celui de l'interrogation philosophique.

„Pour viser à la perfection“, dira *Frankenstein*, „un être humain devrait toujours garder un esprit calme et serein, et ne jamais permettre à une passion ou à un désir passager de troubler sa tranquillité. Je ne pense pas que la poursuite du savoir constitue une exception à cette règle.“ (chap. IV)

Chercheur serein, *Frankenstein*? Parfois. Mais souvent en proie à l'exaltation, à la folie; un extraterrestre, en somme. Sereine, la créature de *Frankenstein*, ce „monstre“ sans nom qui dira de lui-même: „J'étais bienveillant et bon. Les tourments ont fait de moi un être abject. Donne-moi le bonheur, et je redeviendrai vertueux“ (chap. XI)?

Mary Shelley, à l'âge de 19 ans, fit de *Frankenstein* un Prométhée moderne, une victime des forces insondables qui ont, jusqu'à nos jours, brisé toutes les ambitions de parvenir, par la voie philosophique et scientifique, à l'Homme intrinsèquement bon.

La partie n'est pas perdue pour autant puisque les *Frankenstein* de demain disposeront de l'intelligence artificielle illimitée pour créer enfin la perfection en ce bas monde. Si Mary Shelley pouvait nous conter cela ...



Les robots ont-ils une âme?

Intelligence artificielle ou bêtise naturelle?

Paul Rauchs

Certains lecteurs ont sûrement déjà vu cette publicité apocryphe pour la voiture qui élimine le danger avant même qu'il n'existe. On y voit une rutilante Mercedes freiner au dernier moment pour éviter des enfants qui jouent imprudemment sur la chaussée, avant d'écraser, quelques instants plus tard, dans le village de Braunau en Autriche, un gamin aux cheveux bruns dont la mère s'écrie alors avec effroi: „Adolf!“ Il y a encore (mais pour combien de temps?) un consensus sur le mal absolu, incarné ici par Hitler. Mais déjà on parle

sur les réseaux sociaux de „naziphobie“ et un parti populiste bien de chez nous, l'ADR pour ne pas le nommer, a dû récemment exclure l'activiste Joe Thein pour avoir utilisé ce genre de vocabulaire. Eh oui, cela nous rappelle que le contraire de l'intelligence artificielle est la bêtise naturelle.

Et quand la seconde se servira de la première, bonjour les dégâts! La voiture de la publicité suscitée sera alors programmée pour renverser des gamins juifs, des bébés dont le génome a été décortiqué pour prédire une orientation homosexuelle, à écraser un enfant appelé Nelson Mandela...

tout en freinant, bien sûr, pour sauver le petit Adolf.

Les informaticiens distinguent l'intelligence artificielle faible de l'intelligence artificielle forte. La première ne fera jamais que ce que pourquoi elle a été programmée, alors que la seconde est supposée pouvoir apprendre par elle-même de faire des choses qui vont au-delà de sa programmation initiale. Je fais le pari que le robot Mercedes que nous venons de voir fait partie de la première. Le constructeur, le programmeur, l'utilisateur en sont donc responsables, du moins pour le profane du droit que je suis. Il en irait autre-

ment si ce robot était une IA forte, donc autonome, donc capable d'apprendre des choses complètement en dehors de son logiciel. Mais là, nous sommes dans la science-fiction qui ne devrait pas nous occuper sérieusement ici. Deep Blue, l'ordinateur qui a battu aux échecs Garry Kasparov, le champion du monde, est lui aussi, n'en déplaise à nos phantasmes, une IA faible. Si, un jour, il proposait à son adversaire de jouer au bridge, même en perdant la partie, il serait une IA forte. Il serait devenu imprévisible, il aurait de lui-même acquis des connaissances et des initiatives, voire des intuitions, non programmées. L'acquis l'aurait emporté sur l'inné pour employer un vocabulaire cher aux philosophes et aux éducateurs. Mais cela ne se produit qu'en SF. Si un jour, dans une vitrine de librairie, vous apercevrez l'autobiographie d'un ordinateur, voire son autocritique, vous serez là encore dans la SF. Et pourtant, un philosophe comme Georges Canguilhem s'est amusé un jour à imaginer de tels livres, de telles confessions pour utiliser un titre emprunté à Jean-Jacques Rousseau. Le robot intelligent artificiel faible est un objet. C'est le seul qui existe actuellement et les juristes sérieux parlent alors du droit de la robotique.

Mais votre serviteur qui n'est ni juriste, ni sérieux, mais simplement médecin, psychiatre et psychanalyste, se doit aussi de parler du robot intelligent fort, ce robot qui serait doté alors d'une conscience (les animaux en ont une) mais aussi d'une conscience de soi qui, jusqu'à nouvel ordre, n'appartient qu'au monde des humains. Un tel robot passerait du statut d'objet à celui de sujet. Comme tel il serait doté d'un libre arbitre et, partant, d'une responsabilité. Et c'est à ce titre aussi qu'il commence à intéresser les juristes, car la justice n'a à traiter que du libre arbitre ou alors elle n'est pas. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle fait parfois appel à l'expert psychiatre. Et quand celui-ci conclut à la perte ou tout au moins à l'entrave de ce libre arbitre, la justice en général déclare l'inculpé comme dément, donc irresponsable, et elle le confie à la médecine. Et la médecine s'occupe de maux, le psychanalyste de mots et la justice de textes.

Mais si les mots ne sont jamais innocents, ce n'est pas pour autant qu'ils sont responsables. Le mot démence pour le médecin signifie absence d'intelligence, pour le juge le mot démence signifie absence de responsabilité. Mais il y a aussi un autre mot que les médecins partagent, non pas avec les juristes cette fois-ci, mais avec les informaticiens: c'est le mot de virus. Et là encore, ce mot n'a, bien sûr, pas la même signification pour les uns et pour les autres.

Mais ce mot de virus devrait quand même nous mettre la puce à l'oreille. (Tiens, voilà encore un mot qui a une toute autre signification en informatique qu'en biologie!) Les mots, a dit Freud à peu près, sont la

voie royale vers l'inconscient. Et cet inconscient est la chose la mieux partagée au monde. Que l'on soit juriste, informaticien, biologiste ou médecin, on a tous un inconscient et, partant, un imaginaire. Et cet imaginaire nous pousse aussi à nous prendre un peu pour des dieux, à créer et à imaginer à notre image les animaux, les choses et donc aussi les ordinateurs. En d'autres mots: nous nous prenons pour dieu et nous considérons nos créations comme des humains. Mais alors: Dieu est-il responsable de sa créature? Les juristes ont en partie déjà répondu à cette question... en décrétant l'immunité du souverain (plus ou moins le représentant de dieu sur terre). Mais là nous sommes dans le domaine de l'IA forte, alors qu'aujourd'hui, et, pour longtemps encore, nous sommes dans le domaine de l'IA faible. Franchir le Rubicon pour passer de l'une à l'autre, c'est faire un saut qualitatif et non pas seulement quantitatif. Ou pour le dire encore une fois avec Canguilhem: on passe du dimensionnel au catégoriel, on ne change pas seulement de dimension, mais de catégorie. Une IA dite faible à beau disposer d'un logiciel qui intègre des milliards et des milliards de paramètres et de critères, il ne sera jamais capable de faire un choix. Oh certes, un robot peut prendre une décision, car son logiciel le fait fonctionner avec des arbres de décision. Mais il ne pourra jamais accéder au doute. Le doute, pour Descartes, souvenons-nous, fait la spécificité de l'espèce humaine. Le robot n'apposera jamais sa signature en bas de sa décision, comme le font les juges en bas de leurs jugements ou les artistes sur leurs œuvres. Car le robot n'a pas d'intime conviction. Et cette intime conviction, les juges, comme tout honnête décideur, sont bien placés pour le savoir, implique le doute, le choix, la responsabilité et une certaine immunité aussi, sinon ça ne marche pas.

Franchir cette limite catégorielle de l'IA faible à l'IA forte, c'est le danger et l'écueil qui nous guettent. Et ce danger fait alliance avec notre inconscient dont je parlais tout à l'heure, donc avec notre imaginaire et avec nos phantasmes. Car nous avons tous tendance, je viens de le dire, à anthropomorphiser les animaux et les machines (fussent-ils des ordinateurs), c'est-à-dire que nous projetons sur eux nos propres pensées et sentiments, nos phantasmes, nos peurs et nos espoirs. Et ce danger est d'autant plus grand que nous donnons des formes humanoïdes à ces machines. Souvenez-vous de la mode des tamagotchis, ces bébés robots que les Japonais ont inventés pour meubler la solitude de l'homme moderne. Ce sont des machines qui ressemblent à des animaux, voire des bébés et qui sont programmés pour simuler, je dis bien simuler, des sentiments et aussi des réponses face aux stimulations que nous leur prodiguons. Notre inconscient les prend pour de l'IA forte, alors qu'elles

ne sont que de l'IA faible. Mais cette faiblesse est en fait une force, car c'est cette faiblesse justement qui rejette dans la SF les monstres méchants, type Frankenstein, mais aussi les monstres gentils, type Pinocchio. C'est un véritable jeu de cache-cache qui s'établit alors entre notre conscient et notre inconscient, entre l'IA faible et l'IA forte. Il y a déjà des machines qui tirent profit de cette dialectique, comme par exemple, à un niveau certes très basique, les poupées gonflables. Mais nous pouvons imaginer en tant qu'ingénieurs, psychiatres, psychothérapeutes, juges et autres „usagers“ et „consommateurs“ d'aller plus loin, beaucoup plus loin et de produire et d'utiliser des robots avec une apparence par exemple d'un enfant, capable de simuler des sentiments de crainte, de plaisir, de souffrance, j'en passe et des pires, et qui pourraient, pourquoi pas, être des ersatz de l'objet du désir des pédophiles. On le voit, les comités d'éthique ont du pain sur la planche.

Mais à continuer à jouer à ce petit jeu des phantasmes, des âmes bien pensantes ne tarderont pas à se préoccuper du bien-être de ces créations et c'est ainsi que nous allons arriver, de fil en aiguille, à transformer le droit de la robotique en droit des robots. Les antispécistes déjà font souvent appel à la justice et mettent en cause aujourd'hui les frontières entre l'être humain et l'animal, demain peut-être entre l'être humain et l'intelligence artificielle.

Rappelons alors pour conclure les sages paroles de Mady Delvaux, députée européenne, qui, en défendant devant le Parlement européen son projet de loi sur l'IA, a répété:

„Il faut rappeler aux gens que le robot n'est pas un être humain et qu'il n'en sera jamais un. S'il peut montrer de l'empathie, il n'en ressent pas. Nous ne voulons pas de robots qui ressembleraient de plus en plus aux humains.“

Et pour finir, citons Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste connu aussi pour avoir été le psychanalyste de Tintin. Tisseron a repéré trois risques liés à l'utilisation de l'IA:

Le premier risque est celui de penser les robots comme des objets comme les autres, en oubliant qu'ils sont programmés et connectés.

Le deuxième risque est de penser ces robots comme des équivalents d'humains capables eux-mêmes d'émotions alors qu'ils ne seront, longtemps encore, que des machines à simuler.

Le troisième risque enfin est de penser le robot comme une image souhaitable de l'humain et d'attendre des hommes les mêmes qualités d'efficacité et de fiabilité.

Au-delà de tous les problèmes pratiques, juridiques et éthiques, l'intelligence artificielle ouvre donc aussi un nouveau questionnement, philosophique celui-là, sur les frontières entre l'animal, l'homme et... Dieu.

Le golem informatique

Science sans conscience
n'est que ruine de l'âme

Jean Sorrente

Un vieux rêve, si l'on peut l'appeler ainsi, est en passe de se réaliser: être dieu. Qui de l'Antiquité à nos jours n'a voulu l'être, des empereurs romains à Hitler et Mao?

Grâce aux algorithmes, à la cybernétique, aux progrès fulgurants de la médecine, à l'intelligence artificielle, on peut sérieusement envisager de vaincre la mort et programmer son obsolescence.

C'est en tout cas ce que prophétise Yuval Noah Harari dans son désopilant ouvrage, *Homo deus*, une brève histoire de l'avenir: il suffirait de „manipuler la biochimie humaine“ et, à cet effet, d'emmagasiner une masse considérable de données informatiques. D'ores et déjà des algorithmes permettent à l'intelligence artificielle de prédire la date de notre mort, en attendant bien sûr de ringardiser la grande faucheuse elle-même. Quel extraordinaire changement de paradigme! La vie, d'un côté entièrement déterminée par „les hormones, les gènes et les synapses“, de l'autre régie par des algorithmes implacables. C'est merveille! Dans le premier volet de son état des lieux, *Sapiens*, une brève histoire de l'humanité, le même Yuval Noah Harari enfonce le clou: „Si nous investissons des milliards pour comprendre la chimie du

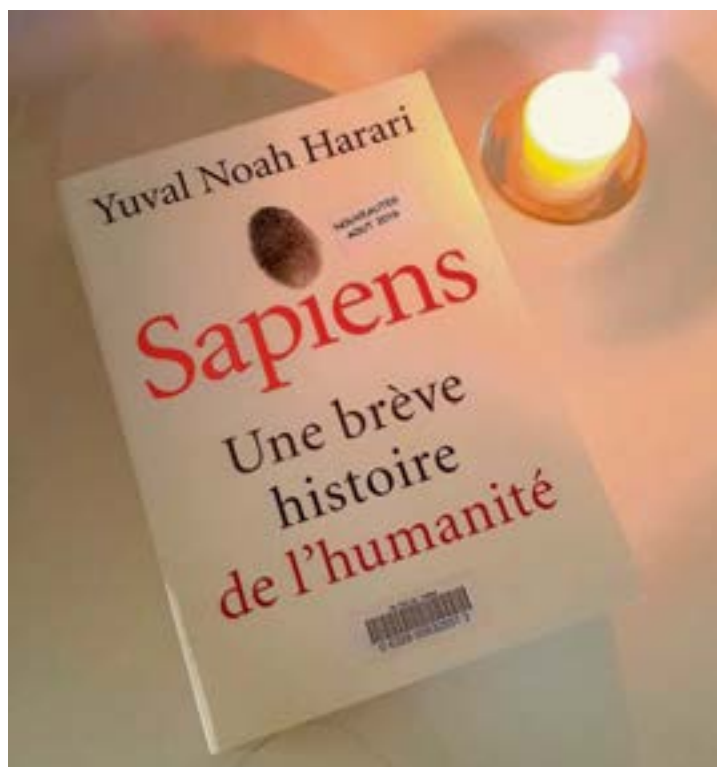
cerveau et mettre au point des traitements appropriés, nous pouvons rendre les gens bien plus heureux que jamais, sans nécessité d'une quelconque révolution.“ Saint-Just, qui s'y connaissait en révolution, affirmait que „le bonheur (était) une idée neuve en Europe“. Toujours remis aux calendes grecques, le bonheur semble être désormais à portée de main... technologique. Être dieu, être heureux, n'est-ce pas ce qu'on peut espérer de mieux? Toutefois, il faut y prendre garde. La „croyance

quasi religieuse à la technologie et aux méthodes de la recherche scientifique“, qui remet en question ce qu'on prenait pour des vérités absolues, a bien sûr son revers. D'abord sur le plan anthropologique. Ce qui jusqu'à présent définissait l'humain en tant que tel a perdu de sa pertinence. L'humanisme philosophique, voire reli-

de post-humain qui s'annonce est profondément inégalitaire. On devine que seuls les riches, ceux qui d'ores et déjà peuvent se payer plusieurs vies (ils croient, comme Harpagon, que plus ils sont riches, plus longtemps ils vivront), pourront profiter des avancées de la technologie biomédicale, ce qui d'une certaine manière limitera

les conséquences démographiques forcément dramatiques du grand chambardement cybernétique. Peut-être ces fâcheuses contre-indications ne sont-elles que des peccadilles en regard des prétendus bienfaits du progrès, mais l'on est quand même en droit de se demander si de tels lendemains sont vraiment souhaitables. Gilles Deleuze et Michel Foucault l'avaient pressenti, la société évoluerait dans le sens de la transparence et de la surveillance universelle. C'est chose faite. La masse considérable des données informatiques collectées, via les institutions, les réseaux sociaux, les services commerciaux, les rouages administratifs, permet de tout savoir sur les gens, de les contrôler, de les gouverner, de déterminer leurs choix, et donc aussi leurs préférences politiques. Le Big data 2.0 s'est de fait arrogé les prérogatives, qu'on n'ose dire orwelliennes, du Dieu biblique. Que lit-on dans les Psaumes: „(Dieu), tu m'as scruté et tu me connais, tu sais quand je m'assieds et quand je me lève, tu discernes de loin ma pensée, tu m'examines, quand je voyage et quand je me couche, de toutes les voies tu es

le témoin assidu. Car la parole n'est pas encore sur ma langue, que déjà, (Dieu), tu la connais toute.“ N'est-ce pas ce que réalise n'importe quel moteur de recherche ou smartphone, ces nouveaux veaux d'or de la servitude volontaire? On pourrait protester, se regimber, secouer le joug, mais voilà, mieux vaut cette servitude que l'ancienne malédiction, puisque, parole d'honneur, on aura à terme, à la faveur de quelques coups de ciseaux génétiques, l'immortalité. L'individu post-humain



gieux, qui prônait le libre arbitre, est lui aussi dépassé. Ensuite sur le plan politique. Si la biochimie est capable de rendre heureux, les systèmes politiques, qu'ils soient démocratiques ou totalitaires, deviennent interchangeable. Le caractère sacré de la nature humaine comme source du droit et de „toute autorité éthique et politique“ n'est plus défendable. C'est la porte ouverte à l'avènement d'une „bio-dictature“, où l'on aura certes le bonheur, mais sous perfusion. Sur le plan social, le mon-



pourra goûter de l'arbre de vie, dont on se souvient qu'il en fut privé au Paradis. Résumons: la révolution numérique est en marche et, comme un rouleau compresseur, écrase les vieux ancrages humanistes et ses dogmes libéraux; le monde médical, de nanotechnologies en manipulations biochimiques, est en ébullition, les Diafoirus et les Dr Knock du génie médical rivalisent d'imagination pour promettre monts et merveilles; l'arraisonement de l'humain par la technique, théorisé en son temps par Martin Heidegger, trouve son aboutissement dans l'assomption de l'intelligence artificielle, ce golem connecté d'un nouveau genre. Rappelons que, dans la légende, le golem est un embryon fait de terre glaise, un humanoïde ou homuncule magique animé, qui a, entre autres, inspiré les frères Grimm ou Mary Shelley pour son fabuleux Frankenstein, et tant de cinéastes, de Julien Duvivier à Ace Cruz. Ce serait le Maharal de Prague (1512-1609) qui le premier l'aurait créé à partir de l'alphabet hébraïque formant, dans le Livre de la création, l'un des noms de Dieu. Dans la mystique juive, les recettes – lettres et pratiques magiques – pour créer l'homuncule visent, selon Gershom G.

Scholem, à produire des „états extatiques de conscience“. Mais dans la légende, le golem est une créature autonome façonnée pour assister et défendre, en l'occurrence contre le pogrom, son créateur. Néanmoins il ne sait parler ni n'a de libre arbitre, handicap que l'intelligence artificielle et les robots d'aujourd'hui ont passablement comblé. On les voit d'ailleurs remplacer les humains un peu partout. L'on imagine, sans peine, ce que sera le monde de demain avec l'intelligence artificielle aux manettes et des milliards d'êtres humains bien sûr désœuvrés, mais remodelés, surveillés, manipulés, dirigés à sa guise. L'anthropocène, comme on se propose de caractériser la période où l'homme est devenu lui-même une force géologique, à peine entamé, va céder la place à un „datacène“, une ère post-humaine, où l'humain sera en soi devenu superflu. C'est que la belle utopie tant vantée risque, au bout du compte, de se transformer en une dystopie pire que celle imaginée par Aldous Huxley: il n'y aura en réalité plus personne pour jouir d'une vie humainement vécue. Car, à y regarder de près, c'est bien le problème qui est posé: que signifie une vie humainement vécue dans le cyber-

monde à venir? Est-elle seulement possible? Qui, du reste, même aujourd'hui, s'intéresse encore à une vie humainement vécue? On mesure à quel point la révolution numérique et toute la technologie informatique sont susceptibles de ruiner les anciennes catégories qui définissaient l'humain, la vie, le vivre ensemble, et donnaient un sens au monde. Pour le coup, le progrès, célébré par les apprentis sorciers de l'algorithme, offre des possibilités qui dépassent l'entendement. Ce sont autant de bombes à retardement. Il n'est pas sûr qu'on y soit préparés.

Dans la légende, pour donner vie au golem, son créateur a inscrit sur son front le mot EMET qui signifie „vérité“ et glissé dans sa bouche un parchemin avec le nom ineffable de Dieu. Pour l'arrêter et le détruire, il lui faut effacer la première lettre pour laisser le mot MET qui signifie „mort“. Comme les fake news ont depuis belle lurette remplacé la vérité, on peut s'inquiéter de ce qu'il adviendra, en cas de bug ou de grand crash informatique, des surhommes ou immortels que nous sommes censés devenir. Peut-être ne serons-nous, sans le savoir, rien d'autre que des golems en sursis

Intelligence artificielle et transhumanisme:

Utopie ou réalité de demain?

Franck Colotte

L'homme est le maître de sa planète depuis 200 000 années. Du fait de son intelligence, sa suprématie est incontestée, mais certains scientifiques pensent que cette époque tire à sa fin dans la mesure où une nouvelle forme d'intelligence est en plein essor: l'intelligence artificielle, ce qui signifie que des machines, dotées de capacités intellectuelles pouvant un jour dépasser celles de l'homme, seraient capables de réfléchir par elles-mêmes. À quoi ressemblerait un monde dominé par des machines à l'intelligence hors du commun? Serons-nous dans ce cas au paradis ou en plein cauchemar?

Dans son article intitulé „De la mémoire extériorisée à la mémoire prophétique“, qui a été publié il y a déjà vingt ans, Daniela Cerqui Ducret rappelle que „si l'extériorisation est (...) constitutive de la nature humaine et fait la supériorité de l'homme sur le reste du monde vivant, il existe néanmoins une sorte de volonté démiurgique qui entraîne l'homme à repousser toujours plus loin ses possibilités, comme s'il était un être déficient que la technique se doit d'améliorer. Toute nouvelle découverte scientifique entraîne en effet de nouvelles questions et, (...), toute nouvelle connaissance doit pouvoir se traduire sous la forme d'une nouvelle intervention de la technique sur l'organisme humain „. Depuis la nuit des temps,



l'homme a ainsi poursuivi ce que le philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) nomme le „complexe de Prométhée“, qu'il définit, dans le premier chapitre de son essai „La Psychanalyse du feu“, en ces termes: „Nous proposons donc de ranger sous le nom de complexe de Prométhée toutes les tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres. Or, c'est en manipulant l'objet, c'est en perfectionnant notre connaissance objective que nous pouvons espérer nous mettre plus clairement au niveau intellectuel que nous avons admiré chez nos parents et nos maîtres. (...) Le complexe de Prométhée est le complexe d'Œdipe de la vie intellectuelle „. Or, la plupart des interprétations de ce mythe se focalise sur la cause - l'oubli d'Épiméthée qui n'a rien donné aux hommes, ou sur la conséquence - le châtiment perpétuel du titan dont le foie est dévoré chaque jour par un vautour et se régénère la nuit, du geste généreux de Prométhée. Bachelard, quant à lui, n'accorde d'importance qu'à l'action de „voler le feu“: il détecte dans le désir de domestiquer le feu une source inconsciente des efforts de l'esprit scientifique, un souci d'enflammer sans provoquer d'incendie. Et ce dans l'idée que le feu est une grande image, et que toutes les grandes images sont ambivalentes, extatiques et dangereuses. Le feu brûle et

purifie, il consume et anéantit; il symbolise à la fois notre désir d'élévation et notre penchant à l'autodestruction.

Dans une telle optique, il n'est pas surprenant que la femme de lettres anglaise Mary Shelley (1797-1851) ait publié, il y a exactement deux cents ans, „c“ („Frankenstein ou le Prométhée moderne“, Londres, 1818), roman épistolaire célébrissime qui a suscité de très nombreuses adaptations, tant pour la scène du théâtre ou du music-hall que pour le cinéma et la télévision. Dans ce roman, Victor Frankenstein obsédé par sa soif de savoir, son désir irrésistible de percer le mystère de l'existence humaine, s'est échiné à la tâche quasi impossible de donner vie à une enveloppe de chair putride inanimée grâce au galvanisme. Ce procédé scientifique utilise des courants d'électricité à basse tension sur des organes d'animaux pour pouvoir les ranimer. Le thème de la créature artificielle est un sujet de prédilection pour le genre littéraire de la science-fiction et du roman fantastique. Dans son „Frankenstein ou le Prométhée moderne“, Mary Shelley donne en effet vie à son monstre de papier, elle désire avant tout dissocier son roman du genre gothique traditionnel encore à la mode au début du XIXe siècle. Ce siècle incarne l'ère de la révolution scientifique qui avait été amorcée déjà au XVIIIe siècle grâce aux Lumières bien que cette révolution n'ait réellement pris son essor que dans les années 1800.

De la singularité technologique ...

Il existe plusieurs définitions du concept d'intelligence artificielle, héritière du feu bachelardien et du mythe prométhéen. Il s'agit dans l'ensemble de se servir d'une machine pour mener à bien une forme de processus mental de prise de décision. L'intelligence artificielle est partout dans notre quotidien, quand on utilise un GPS, quand un site internet nous conseille un produit qui pourrait nous plaire. Ainsi, plus de cinquante pour cent des transactions financières mondiales ne sont pas réalisées par des humains, mais par des systèmes d'intelligence artificielle. De plus, l'administration de l'aviation fédérale américaine utilise un programme d'intelligence artificielle pour contrôler le trafic aérien américain; la CIA s'en sert pour traiter des montagnes de données. Dans les années à venir, la puissance informatique va croître de façon exponentielle, et, selon les prévisions des spécialistes, nous disposerons de systèmes d'intelligence artificielle capables de maîtriser le langage et même d'entrer en interaction verbalement avec nous, d'apprendre, et d'apprendre

bien plus vite qu'un être humain. Le domaine de l'intelligence artificielle va se développer, se consolider, et chaque évolution sera synonyme de changement dans notre façon d'interagir avec les machines. La façon dont l'information nous sera transmise sera profondément différente de ce qui se passe aujourd'hui, comme par exemple le mode d'entrée en interaction avec nos téléphones, nos ordinateurs. Nous nous servirons de notre cerveau pour recevoir et transmettre des informations de façon instantanée; les données seront directement transmises à notre esprit par l'intermédiaire des machines présentes dans notre corps. L'intelligence artificielle jouera aussi un rôle quant à notre santé: il sera possible d'avoir une santé optimale grâce aux conseils d'un agent doté d'une intelligence artificielle. Nous saurons ce qui se passe dans notre corps à tout moment; les handicaps physiques deviendront obsolètes; on sera capable de réparer presque n'importe quel organe ou de le remplacer par un organe synthétique. Qui ne voudrait pas se réveiller avec un corps parfait, avoir des superpouvoirs ou une force hors du commun? La puissance et le potentiel de l'intelligence artificielle pourraient nous permettre de résoudre des problèmes auxquels notre civilisation est confrontée et qu'on ne peut résoudre par nous-mêmes. Toutes les infrastructures seraient façonnées, gérées et créées par l'intelligence artificielle, mais est-ce vraiment ce que nous souhaitons?

... à l'immortalité numérique

Ainsi, avec les avancées récentes de l'intelligence artificielle, resurgissent les questionnements à propos de l'avènement dans un avenir proche d'une „singularité technologique“. Directeur de l'Internet et du Multimédia, Jean-Claude Heudin est un scientifique français s'intéressant aux domaines de l'intelligence artificielle et de la vie artificielle et, plus généralement, aux sciences de la complexité. Cet enseignant-chercheur a publié de nombreux articles scientifiques et techniques de niveau international, ainsi que plusieurs ouvrages dans le domaine de la vie artificielle et des sciences de la complexité dont „Les créatures artificielles“ (2008, Éditions Odile Jacob): dans cet ouvrage, il démontre que, de l'érotique Galatée à l'Ève future, du Golem de glaise au corps rapiécé du monstre de Frankenstein, des robots de Karel Capek au Terminator de James Cameron, de l'ordinateur paranoïaque de Stanley Kubrick à l'agent Smith de Matrix, les créatures artificielles ont toujours peuplé notre imaginaire et alimenté peurs et

fascinations. Dans „Robots & Avatars“ (2009, Éditions Odile Jacob), il explique que, depuis l'aube de l'humanité, l'homme tente de reproduire le vivant. Parmi les légendes qui ont influencé cette quête, le mythe de Pygmalion tient une place particulière. Aidé par Vénus dans la genèse d'une beauté artificielle, le roi antique succomba à son irrésistible charme. Depuis, les descendantes de Galatée ont pris de multiples formes: des statues vivantes aux automates, des robots aux cyborgs et aux clones, des intelligences artificielles aux avatars, jusqu'aux fantômes qui hantent la mémoire de nos ordinateurs. Dans un essai plus récent, „Immortalité numérique: intelligence artificielle et transcendance“ (2016, Science eBook), Heudin rappelle que l'homme, ce mortel, a toujours envié cette longévité aux dieux. Et voici que la science et la technologie lui laissent entrevoir la possibilité de devenir immortel, si ce n'est au niveau de la chair, en tout cas au niveau de sa personnalité numérique. Il soulève une question cruciale: allons-nous devenir des fantômes numériques errants dans les limbes d'Internet, des cyborgs immortels ou bien encore des clones accédant à leur passé multimédia? Ainsi, si ce projet transhumaniste est celui porté aujourd'hui par exemple par le chercheur et futurologue américain Ray Kurzweil, Google et son équivalent français, ce dernier semble être un délire. Dans son livre, Jean-Claude Heudin prend précisément l'exemple de la conscience: on n'est pas prêt de faire une machine consciente pour l'instant (comme dans „Transcendance“, film de Wally Pfister sorti en 2014, dans lequel un scientifique en phase terminale télécharge son esprit sur un ordinateur, ce qui lui accorde un pouvoir au-delà de ses rêves), c'est pourquoi imaginer que l'on peut simuler notre esprit dans une machine, demeure pour le moment dans l'imaginaire de la science-fiction. La volonté démiurgique de l'homme, son réflexe prométhéen, son élan vers l'immortalité et la toute-puissance ainsi que ses tendances au pygmalionisme sont, pour le moment encore, entravés, canalisés par les salutaires limites de la science proprement dite, même si, au croisement des bio- et nanotechnologies, de l'intelligence artificielle et de la robotique, la science-fiction d'hier devient chaque jour réalité.

Cerqui Ducret (D.), „De la mémoire extériorisée à la mémoire prophétique“, Revue européenne des sciences sociales, tome 36, n° 111, 1998, Droz, Genève / Paris, p. 157-169.

Cerqui Ducret (D.), op. cit., p. 166.

Bachelard (G.), „La Psychanalyse du feu“, Paris, Gallimard, coll. „Folio essais“, 1949, p. 30-31.

Leben in der Matrix

Die Macht der digitalen Technik

Jim Schumann

Wenn das stimmt, dass alles, was technisch möglich ist, auch irgendwann geschieht, ist schon jetzt das Schicksal von Menschheit und

Erde besiegelt.

Aber so schlimm wird es wohl in absehbarer Zeit nicht kommen, obwohl wir in einer Zeit leben in der Despoten, Autokraten und Diktatoren zahlreicher sind als je zuvor in der modernen Geschichte. Aber eigentlich ist es die Eigendynamik der technischen Entwicklung die dazu beiträgt, dass eben diese Despoten, Autokraten und Diktatoren sich gegenseitig misstrauen und es (noch) nicht wagen, global gegeneinander vorzugehen.

Welche Technik entwickelt wird und welche nicht, welche eingesetzt wird und welche nicht, beruht auf gesellschaftlichen

Entscheidungen, die auch anders aussehen könnten. Welche Technik entwickelt wird und sich durchsetzt, hängt nicht von der Technik selbst und einem ihr innewohnenden „Drang zur Weiterentwicklung“ ab, sondern, wie die menschliche Gesellschaft, in der diese Technik genutzt wird, funktioniert.

Expansion und Akkumulation

Dass von Delhi bis Mexiko-Stadt, von Paris bis Kapstadt, die urbane Weltbevölkerung im automobilen Individualverkehr versinkt, dass sich die Städte in lärmende und stinkende Moloche verwandeln, ist das Ergebnis sehr konkreter Entscheidungen. Liegt diese Entwicklung in der Natur

der Technik selbst, liegt sie darin begründet, dass die Menschheit diese Dinge unbedingt will? Nein!

Die Mobilfunktechnologie ist ein weiteres Beispiel dafür, wie die Kräfte der Kapitalverwertung technische Entscheidungen prägen, wie verharmlosende Werbung dazu führt, dass wir das, was gut für die Kapitalakkumulation ist, im Nachhinein für unvermeidlich oder gar erstrebenswert halten. Bei allem, was man Positives über diese Technik sagen kann, besteht, wie beim Auto, das Problem darin, dass ihre großen Schattenseiten in der öffentlichen Diskussion systematisch verdrängt werden: enorme Naturzerstörungen durch den Bergbau, Kampf (Krieg) um die notwendigen Rohstoffe, Müllberge am anderen Ende der Nutzungskette.

Die immer leistungsfähigere Technik wird aber nicht nur von Konsumenten und Un-



ternehmen genutzt, sondern auch von Staaten. Spätestens seit den Enthüllungen von Edward Snowden wissen wir, dass die staatlichen Spähorganisationen moderner Staaten weidlich davon Gebrauch machen, praktisch ohne jede öffentliche Kontrolle und mit Unterstützung der privaten IT-Konzerne. Das Fabelhafte dabei ist, dass die Bürger sich diese, sie überwachende Technik, selbst anschaffen und dabei noch das Gefühl haben, Freiheit dazu zugewinnen.

Perfekter lassen sich die Interessen der endlosen Geldverwertung und staatlicher Kontrolle nicht verbinden.

Ich habe nichts zu verbergen!

Diese Aussage kann man oft hören. Das ist aber leider eine Sichtweise, die vielen von uns eines Tages die Freiheit oder womöglich das Leben kosten könnte.

Als der türkische Präsident Erdogan Anfang 2017 Tausende von Regierungskritikern verhaften ließ, offenbarten ihm Smartphone-Daten ein perfektes Schaubild von Kontakten und Verbindungen. Nicht zuletzt dadurch folgten die Verhaftungswellen so schnell und umfassend. In Ägypten konnte das Al-Sisi-Regime nach dem arabischen Frühling dank Facebook und Twitter ebenfalls besonders effektiv zuschlagen und Dissidenten aus dem Verkehr ziehen.

Wann wer auf welche Weise in das Mahlwerk des Staates gerät, hängt überhaupt nicht davon ab, ob Bürger sich für unbescholten halten oder nicht, sondern wen Machthaber als potentiell störend betrachten. Wie Wikileaks-Gründer Julian Assange treffend feststellte, haben Telekommunikationskonzerne und Nachrichtendienste längst ein schlüsselfertiges System für einen totalitären Staat geschaffen. Und die Bürger helfen ihnen dabei nach Kräften.

Von der totalen Digitalisierung zum „Transhumanismus“

Digitalisierung und Mobilfunktechnik stehen aber erst am Anfang. Um im globalen Wettbewerb nicht abgehängt zu werden, so das Credo der Industrie, muss in energieintensivere Infrastrukturen von Sendemasten und Rechenzentren investieren. Über den enormen zusätzlichen Umweltverbrauch und die möglichen gesundheitlichen Folgen gibt es keine Debatte. Auch die massiv gesteigerten Überwachungsmöglichkeiten und Risiken von Hackerangriffen sind kein Thema. Besonders absurd aber ist es, dass nach dem Sinn dieser ganzen Entwicklung überhaupt nicht gefragt

wird. Kostengünstigere und umweltschonende Alternativen werden gar nicht erst erwähnt.

Eine ehrliche Bilanz zeigt, dass wir mit einer schrankenlosen Digitalisierung, wie Politik und Industrie sie anstreben, einige der höchsten Werte menschlichen Lebens, nämlich unsere Freiheit, unsere Umwelt und unsere Gesundheit, gefährden, während wir im Gegenzug dafür kaum mehr als ein paar Gimmicks bekommen.

Einigen Silicon-Valley-Akteuren geht das aber noch nicht weit genug. Bei Google träumen sie davon den biologischen Menschen abzuschaffen und sein Bewusstsein in ein Netz von Daten zu überführen. Sehnsüchtig erwartet man in den nächsten Jahrzehnten den Moment, wenn die Rechenleistungen von Computern die Denkleistungen von Menschen überschreiten sollen und die Automaten den körperlichen Menschen überflüssig machen. Schon René Descartes behauptete im 17. Jahrhundert, Tiere ließen sich leicht nachbauen, wenn man ihren Aufbau einmal verstanden hätte.

Solche Überlegungen sind symptomatisch für eine Männerwelt, die von ihrer eigenen Innenwelt so weit abgespalten ist, dass sie Denken, Fühlen und Wahrnehmen von Rechnen nicht mehr unterscheiden kann. Der digitalisierte Mensch ist der endgültig zu Tode disziplinierte Mensch, der nur noch als Datensatz fortlebt.

Wollen wir Leuten mit solchen Visionen unsere Zukunft anvertrauen? Wollen wir ihnen weiterhin unsere Daten zur Verfügung stellen, durch ihre Google-Brillen die Welt sehen und uns bald in von ihnen gesteuerten Autos herumfahren lassen? Oder werden wir in der Lage sein, uns aus der von ihnen geschaffenen Matrix zu befreien?

Sind wir mit Rifkin aus dem Schneider?

Angesichts dieser bedenklichen Entwicklungen ist der noch immer verbreitete Technikoptimismus verblüffend. Der US-Soziologe Jeremy Rifkin, der auch die Strategiestudie für Luxemburg ausgearbeitet hat, glaubt etwa (siehe dazu: „Die Null-Grenzkosten-Gesellschaft“), dass sich der Kapitalismus durch die weitere technische Entwicklung langsam, aber sicher selbst abschaffen werde. Indem die „Grenzkosten“ in der Produktion gegen null gehen, werden wir in eine Welt des Überflusses und der Fülle für alle eintreten.

Diese Idee ist im Grunde eine Wiederholung der marxistischen Vorstellung, die technische Entwicklung der Produktivkräfte würde gleichsam automatisch die Grundlagen für ein kommunistisches Paradies schaffen. So verständlich diese Perspektive vor 150 Jahren war, als man hof-

fen konnte, durch industrielle Produktion einen gewissen allgemeinen Wohlstand zu schaffen, so weltfremd mutet sie doch heute an. Von der totalen Digitalisierung eine Weltrevolution zu erwarten, ist ein Symptom für den Realitätsverlust einer technokratisch geprägten Gesellschaft, die sich in magisches Denken flüchtet.

Sich aus der Matrix entmündigender Technik zu befreien, bedeutet nicht in eine vorindustrielle Welt zurückkehren zu wollen. Es geht nicht darum, ob man für oder gegen Technik ist. Diese Frage ist unsinnig, denn Menschen nutzen Technik seit jeher. Die Frage heißt: welche Technik, und wie viel davon? Was sind wünschenswerte Techniken für eine menschenwürdige und zukunftsfähige Welt? Wie können wir über Technik vernunftgeleitet und realistisch sprechen und entscheiden? Und vor allem: Wer entscheidet? Der Mythos vom unaufhaltsamen technischen Fortschritt, dessen Richtung vorherbestimmt ist, verdeckt die Tatsache, dass hinter jeder Entwicklung menschliche Entscheidungen stehen, die veränderbar sind, und hinter jeder Entscheidung reale Personen mit bestimmten Motiven und vor allem einem Konto!

Wege zu einer menschenfreundlichen Technik zu beschreiten, bedeutet, Technik aus der Maschinerie der Kapitalverwertung (Industrie) und der Staaten herauszulösen. Während heute IT-Konzerne und Automobilhersteller mit massiver staatlicher Unterstützung unsere Zukunft designen und uns das, was gut für sie ist, als unvermeidlich für uns verkaufen wollen, geht es in dieser Perspektive darum, Techniken nüchtern und differenziert nach ihrem tatsächlichen Nutzen und den von ihnen verursachten Schäden zu beurteilen. Es liegt an uns, ob wir das Feld Transhumanisten, Geldverwertern und dem Überwachungsstaat überlassen oder es wieder selbst in die Hand nehmen.



„Sind wir mit Rifkin aus dem Schneider?“ ©eu2015lu.eu

Chères questions et affirmations gratuites

Gnomorrhée Robots, I.A. et Cie

Paul Hemmer

L'intelligence mesurée par les tests de quotient intellectuel (Q.I.) se divise en six catégories: retard mental (2,5% de la population), intelligence faible (13,5%), intelligence moyenne basse (34%), intelligence moyenne haute (34%), intelligence supérieure (13,5%), surdoués (2,5%). Criante inégalité.

L'intelligence artificielle (I.A.) simule par des machines (ordinateurs et robots) l'intelligence naturelle, de préférence l'intelligence naturelle surdouée.

Les ordinateurs sont des machines à calculer, les robots des machines à exécuter des résultats de ces calculs. Ce que l'homme fera de ces instruments sera de sa propre responsabilité, ces outils n'étant que le prolongement de sa personne.

Le caractère de plus en plus humain des machines n'est pas pour me déplaire, mais que dire du caractère de plus en plus machinal des humains? Les humains du monde dit développé sont machinaux à un point tel que leur comportement devient prédictible par les machines.

Les machines sont-elles intelligentes? Le jour où elles sauront douter de la pertinence de leurs résultats, générer de nouvelles hypothèses, se regarder dans le miroir et se juger, sourire à un mot d'esprit nouveau, déconner pour rigoler entre copains, éventuellement mentir, trahir... je croirai à l'humanité de leur intelligence. Pour le calcul, depuis longtemps, les ordinateurs sont supérieurs aux Q.I. humains par la puissance, la vitesse, la mémoire des combinaisons possibles..., mais l'intelligence naturelle n'est-elle faite que de calcul, de combinaisons et de mémoire?

De l'intelligence humaine, tout ce qui peut être programmé, parce que numérisé (réduit à des combinaisons d'un et de zéro), pourra être transféré aux machines. L'avenir nous dira les limites de ce transfert.

Entre l'homme et le programme informatique qui singe l'homme, la différence n'est pas facile à détecter. Des tests de Turing et

dérivés, l'homme ne ressort pas grandi. Mais quel est le Q.I. et la compétence des personnes testées?

Entre le vivant et le mécanique, entre le naturel et l'artificiel, je persiste à croire que la différence n'est pas que de complexité.

Je persiste à croire que calculer n'est pas penser et ne le sera jamais, mais penser qu'est-ce? Vaste problème. Serait-ce la correction permanente de nos préjugés?

La machine saura comprendre et appliquer la lettre de nos lois, de nos contrats, de nos discours..., saura-t-elle en saisir l'esprit, saura-t-elle lire entre les lignes?

La machine saura calculer les prix, mais saura-t-elle apprécier la valeur? Nous fera-t-elle comprendre un jour que la coopération vaut mieux que la concurrence, le don mutuel mieux que le crédit des riches et la dette des pauvres?

Notre imagination, notre créativité, notre sociabilité ne sont-elles que le résultat de la combinaison plus ou moins réussie de nos instincts et de nos souvenirs? La ma-

chine saura-t-elle rêver? Les programmeurs les plus intelligents nous le diront un jour.

En attendant, les plus privilégiés, grâce à robots, I.A. et Cie (tant d'esclaves et de soldats qui jamais ne se fatigueront, ne se tromperont, n'auront besoin de sommeil, ne feront grève, ne tomberont malades, ne mourront?), disposeront de plus en plus de loisirs.

Quelle richesse en temps libre pour silences, relaxations, concentrations, méditations, contemplations, vides..., ou encore pour rêves, imaginations, idées, jeux, joutes verbales, fictions, hypothèses, scénarios, exercices divers et gratuits...!

Les moins privilégiés s'appelleront chômeurs et leur rôle se réduira de plus en plus à consommer pour vivre et se distraire. Où trouver l'argent? Dans le profit amassé par les milliardaires grâce aux robots.

Pour ce faire, reste à trouver l'algorithme qui méritera le beau nom d'Empathie, Partage, Considération, Monde habitable, Révolution pacifique, Justice..., un rêve.



Letter from England

1984?

Diana White

There's a certain fascination about machinery. Even someone as technologically inept as me can appreciate the smooth running of a well-oiled machine designed to create, facilitate or move in the service of humans. There's also a sense of excitement as a machine springs to life, but do we have the same sense of excitement at the prospect of robots becoming part of our lives?

Machines are wonderful but also a mixed blessing as advances in IT are proving. Office workers are now home workers, living in a lonely world with colleagues thousands of miles away. Cyber bullying, chat rooms, dating and social media sites have become weapons in the hands of criminals and the unscrupulous to prey on the vulnerable. The telephone, once an indispensable adjunct to communication, has developed into something that's destroying its original purpose, as the younger generation, glued to their mobile devices and phones, gradually lose their ability to socialise and communicate. I certainly enjoy my phone's technology; it's fun to see my grand-daughter when we speak, and it's useful to bring up a map of a strange town and find exactly where to go; best of all, if I'm stuck for something to read, I can download a book, but I belong to a generation whose social skills were formed without IT; technology works for me, not against me.

Man has always been creative, and historically, new machines have generally provoked controversy. James Hargreaves's „spinning jenny“ brought violent protest from the weavers in Lancashire whose jobs it threatened. Jethro Tull came up with a new type of seed drill, and Andrew Meikle invented the threshing machine, both of which brought profit for the farmer but less work for the starving farm hands. Whether it's to improve existing technology, invent something entirely new or find a

cure for diseases, the need to move forward and achieve is inherent in us: where would we be without the wheel and antibiotics? But perhaps Man's greatest dream is the creation of life. In 1978 the first step towards this goal was made when an egg taken from a woman was fertilized with a man's sperm in a test tube. The fertilized egg was then replaced in the woman's uterus and a baby girl was born. Since then Man's ingenuity has produced life by the cloning process with Dolly the sheep, born in 1996, followed last year by scientists in Shanghai creating two monkeys using the same process. 2017 was also when a baby boy was born using the very complex „three parent“ therapy in order to eliminate a fatal disease carried in the mother's genes: it can only be a matter of time before „designer“ babies are the norm. The time has come when, before we take further steps along this path, we need to ask ourselves if we have reached the point when scientific research and medical expertise have become destructive rather than curative. We mustn't forget the appalling experiments on prisoners used by Hitler's scientists in the search for (dubious) medical advances.

And now we have robotics. The thought of a robot holding my hand when I'm sick isn't reassuring, nor do I want to cry on a metal shoulder, however padded. I've no objection to robots taking on the drudgery of cleaning our homes and offices, collecting the refuse or keeping the streets tidy, but that begs the question, what do we

do with the millions of workers they replace? For a leisured society to operate successfully, alternative occupations must exist within a proper financial support system. A government cannot replace an entire workforce with robots until there is a universal salary for non-specialized human employment; and the salary must be to be able to live and engage in the occupations humans generally enjoy – a world still light years away. In time, robots will undoubtedly appear lifelike and even sound human, with the ability to think; but human beings are sentient creatures that are much more than the sum of their parts and, ultimately, they are unpredictable: the possibility of a robot being unpredictably human is terrifying.

Machines, robots, clones and designer babies all have – or certainly one day will have – a place in society. But let that place be merely as a useful addition to the human world and the ordinary people who still value nature's idiosyncrasies and for whom its mistakes are not a disaster but a problem to overcome.

Scientists, inventors and medical researchers, together with the machines they make and the medical advances they achieve, exercise incredible power: using it for good is not always the choice they make. Creators of fiction have always known this and given expression to (not to say played on) the human fears they give rise to. In the 1951 film „The Day the Earth Stood Still,“ the alien, played by Michael Rennie, warned Earth that if we continued

on our path of self destruction, his galaxy would step in and take control.

Even half a century ago it was a timely – if worrying – warning, and more relevant than ever today. It isn't just the endgame politics of our world we have to fear, it's Man's constant quest to discover, to seek answers and to seek „progress. Like Pandora's box, curiosity is not always wise, and as Bluebeard's wife found, some doors are better left unopened.



Je dis ça, je ne dis rien...

Charlier

Enrico Lunghi

L'exposition „100 Sexes d'artistes enfin dévoilés“ de Jacques Charlier a été inaugurée le 15 février dernier dans la galerie de la maison de vente Cornette de St. Cyr (8ème arrondissement de Paris).

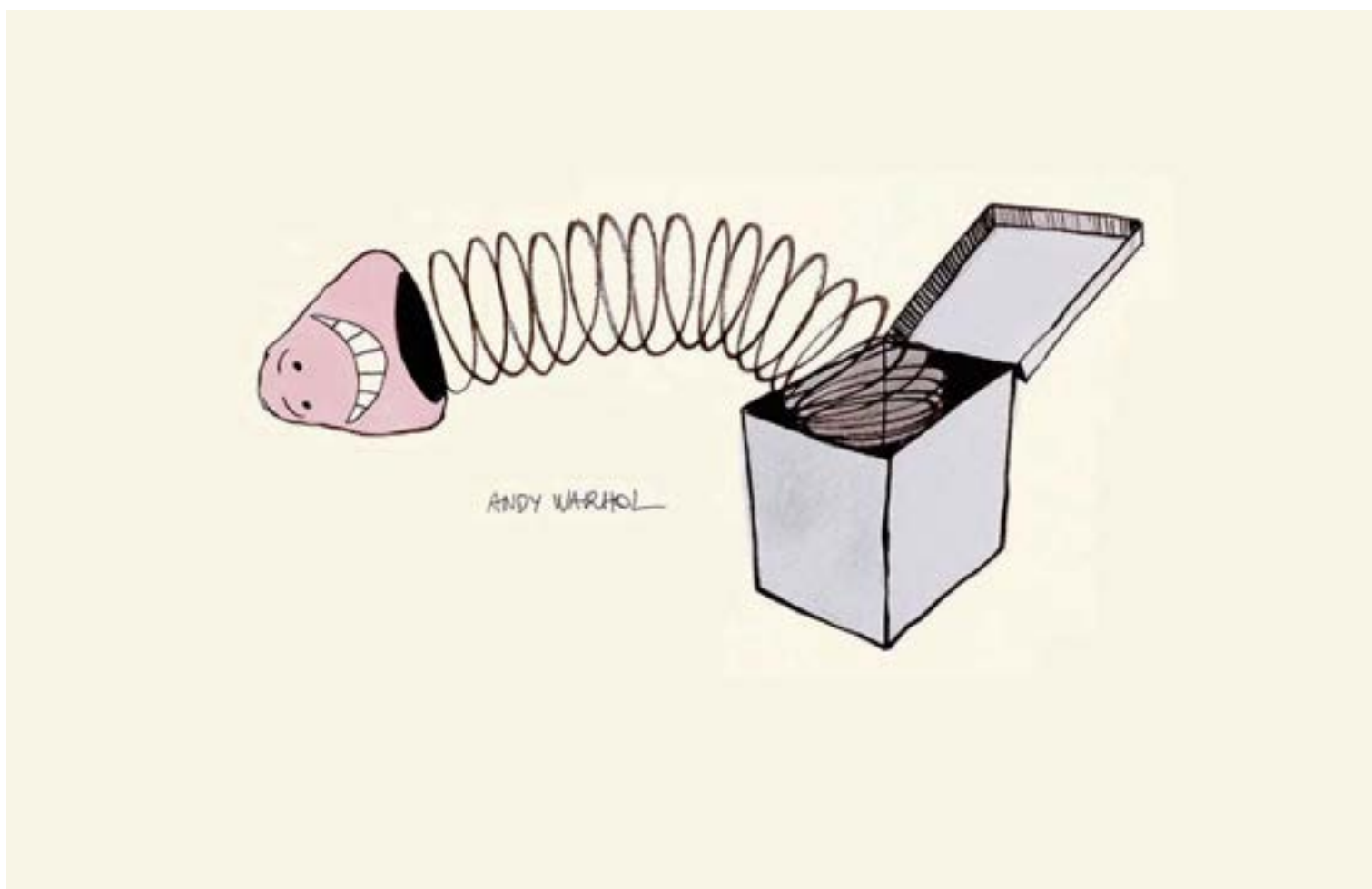
Systématiquement accrochés sur deux rangées superposées, les cent tableaux de dimensions identiques représentent chacun le sexe d'un des artistes ayant marqué l'histoire de l'art moderne et contemporaine, de Marcel Duchamp à Vanessa Beecroft, en passant par Georgia O'Keefe, Bruce Naumann, Wim Delvoye et bien d'autres. Tous sur le même fond couleur crème, les dessins des organes sexuels sont plutôt drôles, parfois loufoques, mais toujours en lien étroit avec l'œuvre de l'artiste concerné. Pour certains, l'attribution est évidente: ainsi, le sexe de Jeff Koons est

fait de ballons gonflables assemblés, celui de Damien Hirst est découpé et placé dans des vitrines séparées, celui de Cy Twombly est un gribouillis, celui de Sherrie Levine un urinoir duchampien doré. Pour d'autres, seule une connaissance approfondie du travail artistique permet de trouver la référence: il faut savoir que le métal en fusion est récurrent dans les œuvres des années 1960 de Gilberto Zorio, par exemple, pour comprendre que le creuset dessiné par Charlier est à lui attribuer. Ou alors l'approche est presque métaphorique: une langue sortant d'une bouche dédoublée pour Art & Language, parce que les deux artistes qui constituent le noyau du groupe, Michael Baldwin et Mel Ramsden, parlent, pour ainsi dire, toujours d'une même voix.

C'est récemment que Jacques Charlier a

réalisé ces tableaux, tirages infographiques sur toile de la série de dessins qu'il a commencée en 1973, à l'époque où régnait l'art conceptuel. Il prenait alors à contre-pied le sérieux et l'austérité qui dominaient dans la plupart des galeries (les musées qui exposaient cet art étaient rarissimes en ce temps-là, et les centres ou musées „d'art contemporain“ n'existaient guère) sans pour autant transiger sur la rigueur, car malgré son humour et l'utilisation d'une figuration caricaturale, sa démarche reste conceptuelle. Il avait exposé à plusieurs reprises une partie des dessins, tout en enrichissant la série au fur et à mesure qu'apparaissaient de nouveaux artistes marquants, sans que cela n'ait jamais posé le moindre problème.

Nommé, par le ministère de la culture de la communauté wallonne de Belgique,





pour représenter son pays (ou, du moins, sa partie de pays) à la biennale de Venise en 2009, il voulut montrer la série dans toute son ampleur. Son idée était simple: reproduire cent dessins sur des posters où ils figuraient dans un cadre doré suspendu devant un rideau rouge (un peu comme dans les expositions très chics d'antan) et coller ces derniers sur les panneaux d'affichage publicitaire de la ville de Venise pendant la biennale. Il entendait créer ainsi un petit musée imaginaire, éclaté et temporaire: le passant découvrirait les sexes d'artistes au hasard de sa déambulation et composerait donc sa propre version d'une histoire de l'art du 20ème siècle.

Mais à sa grande surprise (et déception), la biennale refusa le projet. La lettre signée par le directeur Daniel Birnbaum précisait que „I do not believe it is possible to include it in the collateral events“. Cette formulation alambiquée dénote un malaise et pour cause: censurer un artiste est la dernière chose que devrait faire une manifestation censée promouvoir l'art. En tant que commissaire du projet, je n'arrivais pas à y croire, il s'agissait forcément d'un malentendu. Soutenus par le ministère belge, nous convînmes de renouveler notre candidature en fournissant les explications nécessaires, mais nous essuyâmes un nouveau refus du directeur, en français cette fois: „Après en avoir discuté également avec le Président [...], je regrette de devoir confirmer mon jugement“.

Qu'à cela ne tienne, nous allions donc - toujours avec l'appui de la ministre de la Culture, Madame Fadila Laanan - contourner la biennale en louant les espaces publicitaires directement à la ville de Venise. Cela coûterait plus cher, mais ferait exister le projet. Et l'histoire prit là un tournant encore plus surprenant: la ville

répondit que certains des posters „peuvent offenser le sens commun de la pudeur“!

Une double censure donc, mais beaucoup de questions sans réponse: quels étaient les motifs réels de la biennale? Et ceux de la ville? Dans un courriel qu'il m'adressa, Daniel Birnbaum affirma que le projet semblait „a bit disrespectful of to depict artists“ et que ce sont le président et le directeur général qui le désapprouvaient, alors que le président Paolo Baratta lui, déclara dans un courrier que c'est au directeur (Daniel Birnbaum) de décider quels projets seraient retenus ou non. Quant au maire de Venise, Massimo Cacciari (un philosophe reconnu, qui plus est), nous lui avons demandé, entre autres, quels sont les critères qui caractérisent le „sens commun de la pudeur“ à Venise, mais nous n'avons jamais reçu de réponse. J'ai toujours pensé que se poser en victime en cas de censure n'était pas une solution: cette attitude ne fait que conforter les censeurs.

Forts du soutien du ministère, Jacques Charlier et moi nous nous sommes efforcés de les contourner, tout en les confrontant à leurs contradictions et leurs non-dits. D'une part, nous avons écrit à tous les artistes vivants „portraiturés“ par Charlier pour leur demander si son dessin les offensait, d'autre part nous avons affiché les posters dans plusieurs villes européennes, démontrant ainsi que la conception vénitienne du „sens commun de la pudeur“ n'est certainement pas universelle. En effet, comment le président de la biennale a-t-il pu s'arroger le droit de „paternaliser“ ainsi les artistes, comme si ceux-ci étaient incapables de se défendre eux-mêmes en cas d'offense par un autre, et de quel droit la commune de Venise a-t-elle décidé du sens de la pudeur de tous les ci-

toyens? N'aurait-il pas fallu en débattre publiquement, si déjà? Or, en censurant le projet, les uns et les autres ont interdit toute discussion et empêché un artiste de s'exprimer.

Ce qui n'est jamais rassurant dans une démocratie. Ce qui l'est en revanche, c'est que nous ayons pu publier un livre contenant, entre autres, les différents documents que je viens d'évoquer. Surtout ne pas se taire, rendre la censure visible au contraire, l'amener sur la place publique, afin qu'il soit possible d'en débattre, et éventuellement de prendre la mesure de l'injustice, de la contradiction, voire de la bêtise commise. C'est d'autant plus utile que personne n'est à l'abri du ridicule et comme celui-ci ne tue pas, il est toujours possible de se rattraper...

Si Charlier a décidé de reproduire les dessins originaux sur toile, c'est pour constituer un ensemble de cent tableaux qu'il considère comme une seule œuvre: en effet, le projet de Venise a pris une dimension historique qu'il n'aurait pas eue sans la double censure dont il a fait l'objet et sans la manière dont elle a été contournée.

Mais ce n'est pas non plus un hasard si ce projet - qui depuis 2009, a été montré à de nombreuses reprises sous des formes différentes, notamment dans plusieurs pays d'Amérique Latine - est exposé à Paris aujourd'hui.

Dans le contexte actuel - affaire Weinstein, balancetonporc.com, etc.), et „en ces temps de polémiques rudes sur la sexualité en général“ l'artiste, fidèle à lui-même „espère apporter une dose d'humour capable de détendre tant soit peu l'atmosphère.“ Et peut-être montrer qu'il est nécessaire d'user entièrement de la liberté d'expression afin d'éviter qu'elle ne se perde en chemin.

Chefdirigent Franz Welser-Möst zur Jubiläumstournee des Cleveland Orchestra

„Von der amerikanischen Provinz auf das internationale Parkett“

Alain Steffen

Kulturissimo: Herr Welser-Möst. Sie sind momentan mit dem Cleveland Orchestra auf Europa-Tournee. Wie wichtig sind heute noch solche Tourneen für ein Orchester, und wie hat sich der Tournee-Betrieb im Laufe der letzten Jahrzehnte verändert?

Franz Welser-Möst: Ich denke, heute unterliegt der Tournee-Betrieb ganz anderen Gesetzen. Früher sind die amerikanischen Orchester von einer Stadt zur anderen getingelt, Konzerte in Europa und Asien waren die Ausnahme. Heute geht man viel strategischer und zielbewusster vor. Man geht Partnerschaften mit Städten und Konzerthäusern ein, und baut dort eine Beziehung zu dem Publikum auf. Wir machen das beispielsweise mit Häusern wie dem Musikverein in Wien, der Elbphilharmonie in Hamburg oder der Philharmonie Luxemburg. Schon aus Kostengründen ist es wichtig, eine sehr genaue Planung im Auge zu behalten. Die Devise heißt heute: Von der amerikanischen Provinz auf das internationale Parkett. Und sich dort dem internationalen Wettbewerb stellen.

„k“: Das Cleveland Orchestra gehörte zu den amerikanischen Big Five. Heute gibt es aber eine Menge amerikanischer Orchester, die enorm an Qualität zugelegt haben, ich nenne nur Pittsburgh und Minnesota. Wie entwickelt sich denn momentan die amerikanische Orchesterlandschaft allgemein?

F. W-M.: Alles ist im Aufbruch, nicht nur in Amerika, sondern auch in Europa. Und das ausschlaggebendste Element ist für mich die Qualität der Musiker, die technisch noch nie so gut waren wie heute. Und weil es eben so viele herausragende Musiker gibt, legen auch die Orchester aus der zweiten Reihe mächtig nach. Heute sind die Unterschiede zwischen den Orchestern nur noch minimal. Neben den ehemaligen Big Five in Amerika sind nun auch andere Orchester zur Spitze vorgestoßen. Was auch gut ist. Denn die Kon-

kurrenzlosigkeit bringt mit sich, dass Orchester sich gerne auf ihren Lorbeeren ausruhen und nicht mehr so hart arbeiten. Das ist jetzt anders. Jedes der legendären Top-Orchester aus Chicago, New York oder Boston weiß, dass es einige Kilometer weiter einen anderen Klangkörper gibt, der mindestens genauso gut ist.

„k“: Früher hatten all die großen Orchester ihren eigenen, individuellen Klang. Das Cleveland Orchestra wurde beispielsweise als der Rolls-Royce der amerikanischen Orchester bezeichnet. Wie steht es heute mit Individualität und Klang?

F. W-M.: Ja, darauf wollte ich hinaus. All diese Orchester haben eine sehr lange Tradition mit den besten Dirigenten der jeweiligen Epoche. Für viele ist das Cleveland das beste Orchester Amerikas. Warum? Weil die Musiker im Orchester das Zusammenspiel und das Aufeinander hören pflegen. Denn wenn man so spielt, dann erhält man einen besonderen Klang, an dem jeder aktiv beteiligt ist. In Cleveland finde ich Musiker vor, die einen wunderbaren Klang entstehen lassen können, und bei dem die verschiedenen Instrumentengruppen hundertprozentig funktionieren. Darüber hinaus liebe ich es, wie all diese Musiker es fertigbringen, in einem Saal mit 1.800 Plätzen zusammen regelrechte Kammermusik zu machen. Sprechen Sie nun mit den Chefdirigenten aus Chicago oder New York, die werden Ihnen dann die Charakteristika ihres Orchesters aufzählen. So ist jedes dieser legendären Orchester an sich die Summe aus seinen Erfahrungen und der steten Entwicklung eines eigenen Klanges. Und um solch einen Klang zu entwickeln, braucht man Chefdirigenten, die lange bei einem Orchester bleiben und mit ihm wachsen, zu einer Einheit werden. Wenn ein Orchester alle 5 Jahre seinen Chefdirigenten wechselt, wird der Klang auswechselbar. Man sollte mindestens 10 Jahre bei einem Orchester bleiben. Wie eben Fritz

Reiner und Georg Solti in Chicago, Charles Münch und Seiji Ozawa in Boston, Leonard Bernstein und Kurt Masur in New York oder Georg Szell und Christoph von Dohnanyi in Cleveland.

„k“: Das Cleveland Orchestra feiert in diesem Jahr sein hundertstes Jubiläum. Davon stehen Sie seit 16 Jahren als Chefdirigent am Pult. Wie ist denn Ihre persönliche Bilanz? Was waren die Höhepunkte, wo gab es Probleme?

F. W-M.: Ich schätze mich glücklich, schon so lange mit diesem Orchester zusammen arbeiten zu dürfen, und somit die Tradition des Klanges, den Szell und Dohnanyi aufgebaut haben, weiterzuführen. Das Cleveland Orchestra ist tief in der DNA der Stadt verwurzelt, und man kann es den Verantwortlichen nur danken, dass sie bereit sind, sich ein solches Spitzenorchester überhaupt zu leisten. Cleveland hat ungefähr 400.000 Bewohner, ist also im Vergleich zu New York oder Los Angeles nur ein kleines Städtchen. In Cleveland haben wir eine Top Community, die das Orchester trägt und unterstützt, und wir haben das jüngste Publikum Amerikas; 20% sind unter 25 Jahren alt, das ist jeder fünfte Konzertbesucher! Und 90% von de-



(c)Michael Pöhn:

nen, die einmal ein Konzert besucht haben, kommen wieder. Das sind die eigentlichen Höhepunkte. Nämlich wenn wir es schaffen, die Menschen für Musik zu begeistern. Wir geben Konzerte für Schüler und Unterprivilegierte und bieten, wie auch die anderen Orchester Amerikas wichtige Education Programs an. Nach dem Börsenkrach vor einigen Jahren haben wir sehr gelitten, und es war zeitweise sehr schwierig, aber das Cleveland Orchestra hat sich erholt und nichts von seiner Qualität eingebüßt.

„k“: Für die Jubiläumstour haben Sie ein ganz besonderes Werk mitgebracht. Nämlich die Oper „Das schlaue Füchselein“ von Leos Janáček. Wieso denn gerade dieses Werk?

F. W-M.: Wir wollten zeigen, dass es gerade auf einer Tournee wichtig ist zu beweisen, dass man zu Dingen fähig ist, bei denen andere sich schwertun. Nicht immer der Erwartungshaltung des Publikums entsprechen. Sich trauen, keinen Mahler, Bruckner oder Strauss zu spielen, oder nicht nur. Darüber hinaus finde ich es enorm wichtig für ein Symphonieorchester, dass es regelmäßig Oper spielt. Das gibt einen gesanglichen, fließenden Klang und ist enorm wichtig für die Präzision. Mit dem Cleveland Orchestra habe ich beispielsweise auch die Da Ponte-Opern von Mozart gemacht, und zwar szenisch. Das Schlaue Füchselein haben wir bei dieser Tournee in Wien als multimediale Produktion aufgeführt, was leider aus Zeitgründen hier in Luxemburg nicht möglich war. Für mich ist das Schlaue Füchselein, wie übrigens die meisten Opern von Janáček absolute Meisterwerke des 20. Jahrhunderts. Und Leos Janáček selber ist eine der wichtigsten Opernpersönlichkeiten überhaupt.

„k“: Janáček's Opern sind fast alle Meisterwerke. Trotzdem gehören sie nicht zum Standardrepertoire, Jenufa und Katja Kabanova vielleicht ausgenommen. Warum tut sich Janáček so schwer auf den Bühnen und was bedeutet seine Musik für Sie persönlich?

F. W-M.: Was vielleicht daran liegt, dass sie noch immer ein bisschen den Flair des 19. Jahrhunderts in sich tragen, obwohl sie teilweise auch sehr modern sind. Aber man spürt, dass Janáček ein Erbe von Dvořák und der populären Musik sehr verbunden ist. Das Schlaue Füchselein entstand Anfang der zwanziger Jahre des letzten Jahrhunderts, da hatte Schönberg schon seine 5 Orchesterstücke oder sein Monodram Erwartung geschrieben und Alban Berg seine 3 Orchesterstücke op. 6 und seinen Wozzeck. Vielleicht galt Janáček's Musik damals als etwas altmodisch, und auch nach dem 2. Weltkrieg sprach sie als Musik des 20. Jahrhunderts



(c)Satoshi Aoyaki

nicht mehr dem, was man sich die zeitgenössisch Interessierten damals erwarteten. Aber als Österreicher liegt mir die Musik Janáček's sehr am Herzen. Das Schlaue Füchselein darüber hinaus ist eine wunderbare Reflexion über das Leben und die Vergänglichkeit und als Märchen immer noch aktuell. Für mich persönlich ist diese Oper eine der schönsten Werke überhaupt.

„k“: Und trotzdem. Darf man eigentlich bei einer Tournee solche Risiken eingehen, ein doch relativ selten gespieltes, wenn auch musikalisch wunderschönes Werk auf das Programm zu setzen?

F. W-M.: Man darf! Und der Erfolg gibt uns Recht. Ich denke, das ist auch das Resultat dieser Partnerschaften, die ich vorhin angesprochen habe. Das Publikum kennt und vertraut uns. Auch wenn wir einmal nicht mit den großen Klassikern und Schlachtpferden der Musikkultur kommen. Und wenn Sie das Vertrauen des Publikums gewonnen haben, dann öffnet es sich auch für eine neue Erfahrung. (lacht) Und bei dieser Jubiläumstournee fordern wir das Publikum ja regelrecht heraus, denn wir spielen zudem das Beethoven-Streichquartett op. 132 in der Orchesterfassung, was ja auch ein harter Brocken ist. Übrigens, es ist nie das Publikum, das für eine konservative Haltung verantwortlich ist. Es sind dies die Intendanten und ein spezielles Marketing-Denken. Aber es ist irrsinnig zu denken, dass man mit einer Beschränkung des Repertoires auf lange Zeit überleben kann. Irgendwann wird das Publikum selbst den großen Klassikern überdrüssig sein. Genauso wie die Musiker. Man kann nicht jahrelang Beethovens Dritte, Brahms Erste oder Mahlers Fünfte auf gleich hohem Niveau und mit dem gleichen Engagement spielen. Erst die Konfrontation mit einem neuen Repertoire macht Lust, sich den altbekannten Werken neu zu widmen.

„k“: Unter welchen Gesichtspunkten haben Sie eigentlich das Programm

für diese Tournee zusammengestellt. Das Beethoven-Quartett in der Orchesterfassung ist, wie Sie sagen, beim Publikum ja auch nicht unbedingt ein Renner.

F. W-M.: Drei Dinge sind wichtig. Erstens, der Mut zum Risiko. Gerade in dem Musikbetrieb von heute, wo vieles zu verflachen droht und wo man Musik gerne als Konsum verkauft, ist Innovation sehr, sehr wichtig. Zweitens, gute Musik. Janáček's Schlaues Füchselein und das Beethoven-Quartett sind herrliche Werke. Soll man sie denn nicht spielen, nur weil sie nicht so bekannt sind? Drittens, die musikalische Qualität. Wir Interpreten müssen durch Qualität und Überzeugungsarbeit beweisen, dass gerade diese wenig gespielten Werke es durchaus verdient haben, aufgeführt zu werden. Und dass sie gerade durch eine hervorragende Aufführung für das Publikum fassbar werden. Man darf das Publikum nie für dumm verkaufen, man muss ihm zeigen, dass man es ernst nimmt und für fähig hält, sich für neue Erfahrungen zu öffnen. Und das schafft dann wiederum Vertrauen auf beiden Seiten. Und man sieht es überall. Immer mehr Künstler weichen vom traditionellen Konzertprogramm ab und begeben sich zusammen mit dem Publikum im Konzert auf spannende Musikreisen, wie es beispielsweise Igor Levit oder Daniil Trifonov tun.

„k“: Vor zwanzig Jahren war das Cleveland Orchestra, wie auch viele andere, sehr präsent auf dem CD-Markt. Wie sieht es heute mit diesem Medium aus, und was sind die klanglich zufriedenstellenden Alternativen?

F. W-M.: Die Produktion von CDs dient alleine der Promotion. Man wird nicht reich dadurch und kann auch sicherlich nicht vom Verkauf leben. Aber heute geht der CD-Verkauf rapide zurück, wohl weil alle Werke schon hundert Mal aufgenommen wurden, und selbst der eingefleischte Musikfreund sich einfach nicht mehr alles kaufen kann. Früher waren Schallplatten oft Pioniertaten, an die man mit einem ganz besonderen Geist herangegangen ist, und mit dem Ziel, etwas Bleibendes für die Nachwelt festzuhalten. Cleveland ist momentan tatsächlich nicht so präsent auf dem CD-Markt. Wir suchen vielmehr den Live-Kontakt, und in Cleveland gelingt uns das recht gut. Ich persönlich bin sowieso kein Freund von Studio-Aufnahmen. Das Werk klingt vielleicht perfekt, aber diese Perfektion ist trügerisch, weil die Musik künstlich zusammengeschnitten wurde. Überhaupt ist diese Sucht nach Perfektion eine enorm große Gefahr. Auch die perfektste Konserve ersetzt niemals das Live-Erlebnis. Und so hoffe ich, dass auch in Zukunft Musik immer noch von echten Menschen und nicht von Robotern gemacht wird.

Prix Nobel ou pas prix Nobel

Yannis Ritsos et
la poésie grecque

Michel Decker

La littérature grecque moderne, bien que peu connue chez nous, est extrêmement riche, notamment la poésie. C'est d'ailleurs dans cette spécialité que la Grèce a eu deux prix Nobel au cours de la deuxième moitié du XXe siècle. Le premier a été décerné à Georges Seféris (1900 - 1971) en 1963, et le second à Odysseas Elytis (1911 - 1996) en 1979. On sait que les auteurs grecs combinent facilement leur riche identité culturelle avec des influences extérieures. Ainsi, la poésie de Elytis, influencée par le surréalisme, est lumineuse, mystique et sensuelle, celle de Seféris, inspirée par le symbolisme français, est marquée par la mélancolie et l'angoisse existentielle. Avant de passer à ceux qui ont raté de peu cette distinction, voici un échantillon de l'art des deux lauréats. Et pour commencer, un extrait du célèbre „Axion Esti“ de Elytis:

„Voici l'homme donc, moi / En l'espèce: fait pour les fines Korès et les îles de l'Égée; / L'amoureux du bondissant caprice des chevreuils / L'initié des feuillées d'olivier; / Buveur de soleil et tueur de criquets.“

Et de Seféris, un extrait de „Mythologie“: „Mais que cherchent-elles, nos âmes, à voyager ainsi / Sur des ponts de bateaux délabrés, / Entassées parmi des femmes blêmes et des enfants qui pleurent, / Que ne peuvent distraire ni les poissons volants / Ni les étoiles que les mâts désignent de leur pointe.“

Un mot encore sur le Axion Esti. „Axion Estin“ est le début d'une incantation à la Mère de Dieu et veut dire: Il est digne ... Le livre „Axion Esti“, conçu comme un monument et une liturgie, déploie les facettes d'un pays prestigieux, depuis l'esprit antique jusqu'à l'expérience récente des luttes de la guerre, de l'Occupation, de la guerre civile. Sa faveur extraordinaire dans le public est amplifiée par l'oratorio Axion Esti composé par Mikis Theodorakis en 1963-1964. Cette œuvre a sûrement contribué à valoir le prix Nobel à Elytis.

Les autres

A côté des lauréats Nobel, il y a ceux qui sont passés de peu à côté, comme Con-

stantin Cavafy et Nikos Kazantzakis. Et comme Yannis Ritsos dont nous allons explorer ci-après la vie très mouvementée et peut-être les raisons pour lesquelles il n'a pas reçu le prix Nobel, lui dont Louis Aragon a dit qu'il était le plus grand poète de notre temps. Ritsos est né un premier du mois de mai 1909 à Monemvasia, un rocher fortifié en mer dans la partie sud-est du Péloponnèse. Il est le plus jeune de quatre enfants.

Ses jeunes années sont marquées par des coups durs, même très durs. D'une famille aisée au départ, celle-ci voit tous ses biens s'envoler suite à une gestion calamiteuse. Son père et sa sœur ont souffert de trou-

bles mentaux graves, tandis que sa mère et son frère ont succombé assez tôt à la tuberculose.

Et Yannis lui-même a souffert de cette maladie, ce qui l'a amené à passer quelques années dans un sanatorium à Athènes (1927-31). Les médecins le renvoient ensuite à Monemvasia afin qu'il profite du bon air frais de la mer. A cause, ou malgré, ces malheurs familiaux et personnels, Yannis Ritsos était un homme engagé de gauche. Il est entré au parti communiste en 1934. Cet engagement lui a valu des séjours nombreux, non plus dans des sanatoriums pour tuberculeux, mais sur des îles pour exilés politiques, c. à d. des camps de concentration.

Et avant les exils, le dictateur Ioannis Metaxas a fait brûler publiquement, aux pieds de l'Acropole, en 1936, les derniers exemplaires de son premier grand œuvre „Epitaphios“. Epitaphios avait été inspiré à Ritsos par la photo d'un jeune ouvrier, Tasos Tousis, tué par les forces, dites de l'ordre, lors d'une manifestation d'ouvriers du tabac en 1936 à Thessaloniki.

Exils

Suite à la deuxième guerre mondiale, la Grèce a été ravagée, de 1946 à 1949, par une guerre civile brutale entre les forces de gauche d'une part, et les conservateurs, ayant les faveurs des Alliés vainqueurs de la guerre. Ritsos devient membre de l'EAM (Front National de Libération), de gauche. Il est arrêté en 1948 et déporté pour ses convictions pendant quatre ans sur les îles pour prisonniers politiques, à savoir Lemnos, Makronissos et Ayios Efstratios. Avec lui, c'est toute une génération qui y est emprisonnée, battue, torturée, exécutée. Mais il écrit toujours, en cachette, des poèmes tels que ceux du „Journal de déportation“ et „Temps pierreux“. Et ses livres sont défendus jusqu'en 1954.

En 1967, au moment du coup d'Etat des Colonels, avec l'appui de la CIA, Ritsos, de retour d'un voyage à Cuba, est à nouveau déporté, cette fois sur l'île de Yaros, un grand rocher sans arbres et sans eau, infesté de rats; ensuite à Samos et encore à Lemnos. Ses livres sont à nouveau défendus. Pendant tout ce temps, il continue



Buste de Yannis Ritsos devant sa maison à Monemvasia (photo: Michel Decker)

d'écrire plusieurs séries de poèmes, toujours en cachette, regroupés sous le titre „Pierres Répétitions Grilles“. C'est à la fin de la dictature des Colonels, en 1974, que sa réputation s'étend largement. Et c'est en 1975 qu'il aura la plus haute distinction littéraire de l'Union soviétique, le prix Lénine de la Paix. Pour le prix Nobel, il aura été proposé neuf fois, sans succès pourtant.

L'œuvre

L'œuvre de Ritsos est énorme. Mis à part quatre œuvres pour théâtre et neuf romans, il a fait des traductions d'auteurs internationalement connus et qui lui étaient chers, comme Alexandre Blok, Vladimir Maïakovski et Nâzim Hikmet. Mais le gros de son œuvre est composé de plus d'une centaine de recueils de poèmes. Son premier recueil, en 1934, portait le nom de „Tracteurs“, suivi en 1935 de „Pyramides“. Son premier grand œuvre, dont nous avons parlé ci-devant, est „Epitaphios“, mis en musique par Mikis Theodorakis en 1950. Une mère, au milieu de la rue, pleure son fils assassiné. Les vagues de démonstrations des ouvriers du tabac en grève, se brisent contre elle. Elle continue ses lamentations. En voici une traduction du début de „Epitaphios“ par Guy Wagner, auteur également d'une brève biographie de Yannis Ritsos:

„Mon fils, chair de ma chair, et sang de mon cœur / Petit oiseau, toi, des quartiers pauvres, fleur, toi, de ma douleur. / Où t'es-tu envolé, fils, où es-tu parti? / La cage est vide maintenant, la fontaine est sans eau. / Comment s'est-il fait que tes yeux se ferment? Mes larmes- / Ne les vois-tu pas? Immobile, tu n'entends pas mes lamentations.“

En 1938, Ritsos publie son recueil „Symphonie printanière“, un hymne à l'amour et au printemps qui est mis en musique par Mikis Theodorakis en 1966.

En 1954 paraît „Romiosini“, un chant rendant hommage à la résistance des guérilleros communistes pendant l'invasion nazie. Dans ces poèmes se trouve la Grèce entière, la vieille, la pauvre, la souffrante et la rageuse Grèce de l'invasion et de la guerre civile. Mikis le met encore en musique en 1966.

En 1973, Ritsos sort le recueil „18 chansons sur les malheurs de la patrie“ qui fait, entre autres, allusion aux différentes dictatures que sa patrie a connues. Theodorakis a mis ces poèmes également en musique. En voici un extrait bien d'actualité malheureusement:

„Ne pleure pas sur la Grèce / -quand on voit qu'elle va fléchir, / Le couteau contre l'os / et la corde au cou, / La voici de nouveau qui s'élance, / impétueuse et sauvage, / pour harponner la bête / avec le trident du soleil.“ Ritsos meurt à l'âge de 81 ans en 1990 à Athènes, âge respectable pour



Photo qui a déclenché l'œuvre „Epitaphios“ de Ritsos en 1936

quelqu'un qui est parti dans la vie avec tant de problèmes et dont les persécutions, pour raison d'opinion, ont entamé encore d'avantage son état de santé. Au moment de sa mort, il a laissé une cinquantaine de recueils de poèmes inédits. En 1991 a été publié „Tard, bien tard dans la nuit“, un ensemble de poèmes à qui le fait d'avoir été écrits entre juin 1987 et mai 1988 confère une valeur testamentaire.

Les choix

Des amis grecs ont voulu me faire croire que les prix Nobel de Séférís et Elytis seraient dus en partie au fait que des grands compositeurs comme Theodorakis et Hadzidakis ont mis en musique des textes de ces auteurs. J'en doute fort. Car de nombreux poèmes de Ritsos ont également été mis en musique par Theodorakis sans que cela lui rapporte le prix Nobel. Tandis que le nombre de poèmes de Séférís mis en musique sont limités, bien que très populaires, p. ex. la chanson „Sto perigiali“. Ce qui a sans doute plus joué dans ce jeu d'attribution de prix, mis à part le talent immense de tous les concernés, c'est plutôt le fait que Séférís était diplomate, e.a. ambassadeur pendant quatre ans à Londres, et que sa sœur était l'épouse du futur président de la république grecque Konstantinos Tsatsos. Elytis, proche de Séférís, accepte en 1945 d'assumer la direction des programmes à la „Radiodiffusion Nationale“, nouvellement créée. Déçu, il donne sa démission en juillet 1946. Pendant la guerre civile, il quitte la Grèce pour s'installer à Paris où il fréquente les artistes les plus

illustres, parmi lesquels Picasso, Léger, Matisse et Chagall. Tandis que Ritsos était seulement membre du KKE (parti communiste) qui, à partir de la fin de la guerre civile, était perdant sur toute la ligne contre les forces conservatrices, forces soutenues avec vigueur de l'extérieur, par la Grande Bretagne d'abord, par les Etats-Unis ensuite. Ritsos est resté fidèle à ses convictions, imité en cela par sa fille unique, Eri (Elefthéria), née en 1955 à Samos, écrivain, auteur de livres d'enfants, qui était candidate du parti communiste KKE aux élections européennes de 2014. Terminons ce bref examen de la vie et de la poésie de Ritsos avec Charles Dobzynski (1929-2014), écrivain et poète français d'origine polonaise: „Certains critiques se sont employés à dénigrer dans l'œuvre de Ritsos cette part militante, ce réquisitoire contre l'injustice, qui rejoint à l'échelle la plus haute ce que fut notre poésie de la Résistance. Poésie de la résistance, certes, mais aussi de l'endurance. Car il s'agit ici de survivre, de ne jamais céder au chantage de la liberté acquise par la trahison ou la lâcheté. Cette poésie est un antidote à la dégradation que tentait d'imposer une condition inhumaine. De cette condition inhumaine, la poésie de Ritsos a le pouvoir de faire surgir, au contraire, un surcroît d'humanité.“ Dans la Grèce d'aujourd'hui, Yannis Ritsos a plus que jamais une place exceptionnelle.

PS: Pour ceux qui voudraient approfondir le sujet, nous recommandons le site suivant, en langue française, extrêmement riche: <http://dornac.eklablog.com/yannis-ritsos-c21210326>

Chroniques parisiennes

De quelle littérature
je suis faite?

Clotilde Escalle

Lorsque j'étais enfant et adolescente au Maroc, la littérature m'a sauvée. Des personnes aussi, bien sûr, qui m'ont transmis l'amour des lettres, de la culture, de l'amour tout court, au sein de traditions, de rituels, au nom de l'éthique, car en général on aide les enfants et ceux qui savent saisir la perche sont des résilients.

Ma famille était atypique. Une mère vraisemblablement bipolaire, dont on supportait les sautes d'humeur sans rien y comprendre, un père presque vieillard et médecin par vocation, allant soigner gratuitement les pauvres dans les campagnes. Une belle vitrine, donc, mais dans une ville de province les vitrines se défont vite et la vérité fait fuir certains. On peut dire que la bourgeoisie catholique française, celle des bons sentiments, du puritanisme, m'a écartée du revers de la main: je n'étais pas fréquentable. Effectivement, mes parents pouvaient divorcer d'un moment à l'autre et je réfléchissais un peu trop à leur goût au lieu d'aller à la messe. Mais les autres, les normaliens de gauche, venus enseigner, ce professeur de français comme mon père spirituel, les familles juives et marocaines m'ont ouvert les bras et consolée d'être ce que j'étais, m'affermissant dans mes convictions. Depuis je déteste la bien-séance, la pensée molle, cette fausse charité qui exige de vous d'être dans le bon rang, sinon rien ne vous sera donné, au contraire vous serez à jamais dans les marges. Cette atypicité m'a valu d'être mise en quarantaine à l'adolescence, car les enfants de ces gens-là, comme disait Jacques Brel, ont de fortes chances de ressembler à leurs parents. Une cruauté et une bêtise sans nom les gouvernaient. Et lorsque l'on est jeune, que l'on se sent en danger, on va très vite à l'essentiel, tous les gestes et regards sont décryptés à l'aune de la vérité. Les mots m'ont sauvée. J'écrivais par-dessus tête. Au début, j'avais de mauvaises notes, c'était trop philosophique, trop ceci, trop cela. Puis j'ai rencontré ce professeur doublé d'un homme merveilleux, qui est devenu une sorte de tuteur. J'ai structuré mes écrits, ils me donnaient un territoire bien à moi, ainsi que le goût de l'infini. Bien plus tard, j'ai rencontré Ludwik Flas-



Jean Linard, Cathédrale
Jean Linard, (c) Droits Réservés

zen, dramaturge polonais, qui lui aussi m'a donné le sens du large.

Aujourd'hui, époque de puritanisme, je me sens bien à Paris, pour sa mixité, son brassage des cultures, la beauté d'horizons nouveaux. Par contre, pour ce qui est de la réception de la littérature, j'ai parfois l'impression de baigner dans le même conformisme catholique et bourgeois que j'ai pu connaître enfant. Manque de culture? Nouvelle mode? On nous demande d'oublier le Nouveau roman, la Nouvelle Vague, au profit d'écrits puisant souvent dans le réel et le fait divers, le journal intime, le pouvoir des liens dits faibles – réseaux sociaux et autres mondes virtuels. Même certaines expositions d'art contemporain deviennent trop sages, ne manquant pas de faire étalage du monde et de ses guerres, sa mondialisation, son quotidien passe-partout, à la manière d'un documentaire. Tout devient outil pédagogique pour un monde standardisé.

Ma littérature ne fait pas dans la douceur, je l'avoue. Et un écrivain de renom de me dire, gentiment, avec une innocence qui

m'effare, à propos d'un psychiatre, personnage de mon dernier roman, qui agirait avec une certaine désinvolture et un certain manque de professionnalisme: „Je connais des psychiatres si consciencieux dans la vie!“ Et là, les bras m'en tombent. Dans la „vraie vie“, il n'y aurait que du bien. Nous nous détournons, nous bourgeois bohèmes parisiens de ce qui fait la noirceur de l'âme. Nous sommes des „médecins sans frontières“, nous avons le cœur qui déborde, nous sommes pleins de bonnes intentions: tartufferie ou aveuglement? En attendant, la misère s'installe, le monde est cruel comme nous aurions pu oublier qu'il put l'être. Chacun y va de ses impressions sur les réseaux sociaux, qui deviennent des machines à ne plus penser. Et comme nous devrions tous réagir à peu près de la même façon, gouvernés d'avantage comme des masses indifférenciées que sur le mode individuel, les produits de consommation culturelle que sont les films, les livres, les expositions ne doivent plus nous déranger. Ou alors s'ils le font, c'est pour nous documenter sur le monde. Mais l'art est également une plongée dans la psyché, et à trop s'en détourner nous nous ignorons nous-mêmes et nous devenons si facilement gérables... Pourquoi vouloir la réalité comme étalon? Moi, je connais un monstrueux et merveilleux insecte, peut-être cloporte, peut-être cafard, celui de La Métamorphose, de Kafka. Pourquoi la violence, lorsqu'elle est issue des ténèbres qui nous peuplent, est-elle si mal reçue en littérature? A ce propos, je viens de découvrir une romancière américaine magnifique, pour cette part de vérité non démonstrative qui habite son œuvre, Laura Kasischke. Le „mal“ dans la littérature nous redonne du monde une observation, nous force à la réflexion, en dehors de toute pédagogie. A moins que nous ne soyons devenus des enfants à qui il faudrait raconter de merveilleux contes. Et même là, devant la peur, l'effroi, les trépassements, nous pourrions exiger des récits plus formatés. Des histoires merveilleuses, tout simplement merveilleuses, comme une vie tranquille, idéale... une vie qui n'existerait pas, pour les fantômes que nous deviendrions, dans la douceur ouatée d'une pensée molle.

In the air

Frankenstein 200

Ariel Wagner

The story is well-known: On unseasonably cold evenings in June 1816, a party of friends would meet at the Villa Diodati near Geneva and sitting round the fire, hold long discussions or read ghost stories to each other. The party included George Gordon Byron, his lover Claire Clairmont and his physician Dr Polidori, plus Percy Bysshe Shelley and his lover Mary Wollstonecraft Godwin.

On several evenings, the men conversed about „the nature of the principle of life“. The idea that electricity could infuse life into dead matter had sparked much controversy, following contradictory experiments by Galvani and Volta, work by Humphrey Davy on electrochemistry and Erasmus Darwin's writings on the origins of life. The poets likened electricity to divine fire and the artist-creator to Prometheus.

On one rainy evening in mid-June, Byron suggested they each write their own ghost story. Byron himself composed a fragmentary vampire story, which John Polidori expanded and in 1819 published as *The Vampyre*. Mary, with Percy's encouragement, would write a novel that recast the idea of divine artistic creation as human scientific hubris.

Mary wrote she had remained silent during the conversations about the giving of life, yet she had - and would always have - her own painful experience of birth and its proximity to death: Her mother, Mary Wollstonecraft, author of *A Vindication of the Rights of Woman*, died from complications following Mary's birth on 30 August 1797. Mary's first child with Shelley was born prematurely in February 1815 and died a few days later. Their first son, William, had been born six months earlier, in January 1816. Byron's suggestion, these discussions and her own experiences gave her a „waking dream“:

„I saw the pale student of unhallowed arts kneeling beside the thing he had put together. I saw the hideous phantasm of a man stretched out, and then, on the working of some powerful engine, show signs of life, and stir with an uneasy, half vital motion. Frightful must it be; for supremely frightful would be the effect of any human endeavour to mock the stupendous mechanism of the Creator of the world.“

She began work on *Frankenstein or The Modern Prometheus* the next day and



completed the first draft in May 1817. During this period, her half-sister Fanny Imlay, and Shelley's first wife Harriet both committed suicide, respectively in October and December 1816. The life-death cycle continued: she gave birth to a second daughter in September 1817 who died a year later; William died in March 1819, eight months before her second son was born. Her husband (she and Percy married in December 1816) drowned in July 1822. All this surely preyed on her creative imagination.

Frankenstein was published anonymously, in March 1818, with a preface dated September 1817, written in her name by her husband. No one dreamt a woman could have written such a book and the author was assumed to be Percy. His contribution was in fact limited to (apparently slight) emendations, aimed, he wrote, to correct „such few instances of baldness of style as necessarily occur in the production of a very young writer.“ The first edition was reprinted in August 1822, a month after Shelley's death; the third edition - the one most read today -, was published on 31st October 1831, substantially (toned down) revised by Mary and with a new preface.

Frankenstein entered a tradition of Gothic novels that began in 1764 with Walpole's *The Castle of Otranto*, continuing with Clara Reeve's *The Old English Baron* (1777), William Beckford's *Vathek* (1786), Ann Radcliff's *The Mysteries of Udolpho* (1794), *The Monk* by Matthew Lewis (1796), and later writers, such as Poe, Stevenson and Bram Stoker. *Frankenstein* and *Dracula* would become classics of existential angst, continuously reimagined

by popular culture to mirror the fears of succeeding generations.

I reread the book recently and was surprised how little of it I remembered: reductive film versions had overlaid the novel's complexities of form and content.

In the frame story, Robert Walton writes to his sister about his voyage of discovery to the North Pole. In his fourth letter, Walton describes meeting Victor Frankenstein, and his own story gives way to his verbatim transcription of Frankenstein's history: his studies, his making of the creature, the disasters and suffering that follow and his remorse at his act of hubris. Within this narrative is Frankenstein's retelling of the horrific yet moving tale his creature had told him: his lonely life - rejected by his creator and excluded by his hideousness from the society of men. „I was benevolent and good; misery made me a fiend. Make me happy, and I shall again be virtuous.“ Creature turns against creator, becomes the master and leads him inexorably on a surreal, deadly pursuit northwards, to the frozen sea.

Much of the novel takes place in spectacular natural surroundings, glaciers (the Shelleys visited the Mer de Glace at Chamonix in June 1816), forests and ice-bound oceans - nature at its most extreme, inspiring feelings of awe and terror. In 1816, anxiety about the destructive power nature could unleash was in the air - literally, as fine dust particles: In April 1815, Mount Tambora in the Dutch East Indies had exploded in the greatest volcanic eruption in recorded history. It caused tsunamis and a drop in global temperature: 1816 was known as „The year without a summer“. In 1816-18 the horrors of the Napoleonic Wars were vivid memories; the fear of natural catastrophes compounded anxieties about inventions and discoveries that were transforming the world utterly. In 2018 such matters are once again high on our angst-agenda: climate change, A.I. and robots, the cloning of human beings... We know intuitively that this last and worst fear will one day be realised: We'll do it because we can. As George Steiner wrote in the last part of his 1971 book *In Bluebeard's Castle* „We cannot turn back. We cannot choose the dreams of unknowing. We shall, I expect, open the last door in the castle even if it leads, perhaps because it leads, on to realities which are beyond the reach of human comprehension and control.“

Trump-Kleptokratour

Home alone

Carlo Kass

Vor 200 Jahren schrieb Mary Shelley ihren „Frankenstein“ und warf damit die Frage auf, ob Roboters im speziellen, künstliche Intelligenz im allgemeinen sowie Automaten oder Gadgets, wie sie heute im Silicon-Valley am Fließband produziert werden, unsere Helfer sein oder nur zu unkontrollierbaren Monstern verkommen könnten. Nun, seit Donald Trump muss diese Frage neu definiert werden.

Da für Leser mit eigenen Gedanken alles offen liegen müsste, wollten wir im Interesse unserer mentalen Gesundheit die Eskapaden dieses von Putin erpressten neuen „Frankensteins“ nicht mehr kommentieren, doch ist er dabei, in kürzester Zeitspanne soviel institutionelles und konstitutionelles Tafelsilber des noch weltpolitischen Hegemons USA zu verheizen, dass es einen EU-Demokraten nicht kalt lassen darf.

Die immer offensichtlicher werdende Utopie, die von Waffen nur so starrende US-Nation mit einem höheren Militärhaushalt als China, Russland, Saudi-Arabien, Indien, Frankreich, Großbritannien, Japan und Deutschland zusammen könnte eines Tages die Todesstrafe in allen Bundesstaaten ablegen, kann man als atlantischer Liebhaber der Freiheit wohl zur Hoffnung in die Büchse der Pandora dazu tun.

Glaubt man den Aussagen im Buch „Trump im Amt - Schlimmer als befürchtet“ *) des renommierten Investigationsjournalisten David Cay Johnston, der als unabhängiger Kenner des skrupellos korrupten Unternehmers gilt, der gleichzeitig zum 45. US-Präsidenten gewählt wurde, demoliert dieser genau die Institutionen, welche die Demokratie vor solchen Machtusurpatoren wie ihm beschützen sollen! Wäre seine Mehrheit nicht derart hinterwäldlerisch, könnte man das amerikanische Wahlvolk wirklich bedauern. Dabei hat Trump an die drei Millionen Stimmen weniger eingeheimst als Hillary Clinton. Einzig mit hirnverbrannten Versprechen, längst obsolete Arbeitsplätze in der zweiten Industrie neu zu beleben, zog er die Wahlmänner von vier Staaten des „Rostgürtels“ an den Großen Seen auf seine Seite.

Einmal Präsident prahlte er: „Ich bin, was Arbeitsplätze angeht, eine ausgezeichnete Wahl. Ja, ich werde der großartigste Job-Präsident sein, den Gott je geschaffen hat“ und kündigte „einen mutigen Plan

zur Schaffung von 25 Millionen neuen amerikanischen Jobs im nächsten Jahrzehnt“ an. Dabei forderte seine Administration nach der Wahl die Schließung der Trade and Development Agency.

Eine Bundesbehörde, die für jeden Dollar des Steuerzahlers Waren und Dienstleistung im Wert von 752 Dollar exportiert und damit 18.000 stabile Arbeitsplätze im Inland absichert.

Kein Wunder, dass dieser windige Kolonialwarenhändler aus dem Weißen Haus, der nicht die leiseste Ahnung der rauen Wirklichkeit des Welthandels hat, seine eigenen Unternehmen nur mit Lug und Trug zum Blühen brachte.

„Prahleresche Buffon“

Und wenn er Prädatoren wie Erdogan, Duterte und Putin umgarnt, versucht er nur mit infantiler Naivität, andere zu nötigen, seine innere Leere auszufüllen. „Er hat ein mitleiderregendes Bedürfnis nach Aufmerksamkeit und öffentlicher Bewunderung“, so Johnston. Und das macht ihn laut dem Bestsellerautor Philip Roth zur „beängstigend lächerlichen Comedianten-Arte-Figur des prahlerischen Buffons“.

Der vielfach ausgezeichnete Roth, der am kommenden 19. März seine 85 Jahre feiert, hat sich in seinem umfassenden Werk u. a. kritisch mit den Rassisten, den Kommunistenhassern und den Verächtern der schwarzen Bevölkerung auseinandergesetzt. In seinem Roman „Verschwörung gegen Amerika“ zeichnete er eine faschistische Machtübernahme des Flugpioniers Charles Lindbergh in den USA.

„Trump ist die entwürdigendste Katastrophe der USA“, der 45. US-Präsident sei „ein großer Betrüger, die üble Summe all seiner eigenen Unzulänglichkeiten, frei von allem außer der leeren Ideologie eines Größenwahnsinnigen“, meinte Roth in einem Interview mit der New York Times, das kürzlich von der Süddeutschen Zeitung in deutscher Übersetzung veröffentlicht wurde. Da für Trump das Klima nur eine vorbeiziehende Wetterlage ist, kann man auch in diese Richtung nur heiße Luft erwarten. So hat er, der andere Schlüsselstellen bis heute nicht besetzt hat, der EPA (Environmental Protection Agency) Scott Pruitt mit dem Auftrag vorgesetzt, sie „in Trümmer zu legen“ wie es im „Transcript of the Republican Presi-

dential Debate in Detroit“ vom 4. März 2016 heißt.

Dabei könnten nach einer mittleren Schätzung der EPA die 380 Milliarden preiswerte Novellierung des Clean Air Act 1990 einen Nutzen von 12 Billionen Dollar, also für jeden Dollar eine Rendite von 35 Dollar einbringen. Wäre Donald Trump der weitsichtige Geschäftsmann, den er vorgibt zu sein, würde er eine solche Rendite sicherlich nicht vom Tisch fegen.

Doch aus der engen Perspektive kurz-sichtiger Manager, mindern alle Kosten die Gewinne, und so lassen sich gesundheitliche Folgekosten der Umweltverschmutzung eben nicht rechnen. Dass Studien zeigten, Umweltkosten würden gegenüber den Erträgen nur geringfügig steigen, hätten die EPA-Mitarbeiter gerne ihren Nachfolgern mitgeteilt, doch sie trafen bei den Trump-Leuten auf taube Ohren.

„Elefant am Parzeläinsbuttek“

Auch ist gewusst, dass im Umweltbereich kurzfristige Einsparungen, wie sie von investmentintensiven Hedgefonds bevorzugt werden, später zu viel höheren Kosten führen, solange sie auf die öffentliche Hand abgewälzt werden können, die Kapitalisten hüben wie drüben nicht jucken. Man braucht sich nur die Politik der Monopolisten der Atomkraftlobby in Kontinentaleuropa anzuschauen.

Wie jeder halbgebildete Narzisst, der nicht an der anderen Hälfte arbeitet, hat Trump auch ein zwiespältiges Verhältnis zu den genauen Wissenschaften. So hat er besonders in der seit einiger Zeit sehr erfolgreichen naturwissenschaftlichen Grundlagenforschung und der Biomedizin die Mittel in Milliardenhöhe gekürzt. Und das in Zeiten, in denen die eurasischen Staaten vermehrt darin investieren.

Man braucht wohl keine Experten, um festzustellen, dass diese selbstherrliche Vorgehensweise dem eigenen Anspruch des „America First“ nicht dienlich ist und auf absehbare Zeit die Führungsrolle der USA in Wissenschaft und Technik ernsthaft gefährden dürfte. Neben seinen Steckenpferden Kohle und Dampfkraft dürfte ihm, trotz Twitter-Abhängigkeit, seine Ablehnung „des Digitalen“ fatal werden.

Dazu Johnston im O-Ton: „Trump sagte einmal, man müsse so schlau wie Einstein sein, um digitale Geräte bedienen zu können - eine kuriose Behauptung für einen Mann, der für sich in Anspruch nimmt, einer der intelligentesten Menschen auf dem



Planeten zu sein und über das beste Erinnerungsvermögen der Welt zu verfügen.“ Ein plumper Elefant im universell digitalen Porzellanladen eben!

Und obwohl Trump laut Johnston über viele Jahre hinweg Schwarze offen diskriminierte, wählten ihn acht Prozent der Afroamerikaner. Sie und die Latinos hatte er im Wahlkampf mit für ihn typischen Parolen wie „Was habt ihr schon zu verlieren?“ erniedrigt. Aus einem seiner berühmten Memos geht sogar hervor, dass die wahren Opfer der Rassendiskriminierung die Weißen wären.

„Gefouert Mäsch“

Den Fass den Boden schlug aber sein Auftritt Ende August 2017 in Phoenix aus, wo er seinen Anhängern und den abtrünnigen Republikanern klarmachte, dass der Versuch einer Amtsenthebung mit Gewalt beantwortet würde. Außerdem kündigte er die Begnadigung des extrem rassistischen Sheriffs Arpaio an. Damit zeigte er in bester Mafia-Manier, dass die Loyalen auf seinen Schutz zählen können.

Trump verschwieg, dass er Justizminister Jeff Sessions telefonisch, doch vergeblich angewiesen hatte, das Verfahren gegen Arpaio einzustellen. Wie Johnston in seinem Buch schreibt, hatte er ebenfalls James Comey gebeten, die FBI-Ermittlungen gegen seinen ersten nationalen Sicherheitsberater Michael Flynn beizulegen. Sessions warnte ihn sogar, dass sein Ansinnen

ungebührlich sei. Bekannt sind auch seine augenzwinkernden Ermutigungen bis hin zu offenen Aufrufen zur Missachtung der Gesetze. So hielt er im Juli 2017 eine bluttriefende Rede vor der Polizei in Long Island, die er ermunterte „nicht allzu nett“ mit den mutmaßlichen Kriminellen zu sein, schließlich seien viele seiner „besten Freunde“ beim Kollaps der Twin Towers ums Leben gekommen. Infantiler Größenwahn pur! Dass die Minderheiten sich das gefallen lassen müssen, zeugt davon, dass entweder die Gründerväter unbedacht waren, oder aber die Vereinigten Staaten inzwischen reif sind, sich einem populistischen Faschisten kommerzieller Natur zu unterwerfen. Die einst von den Partnern weltweit gewährte Vormachtstellung, um die sich zurzeit Deutschland in Resteuropa bemüht, dürfte jedenfalls futsch sein!

„Bei d’Lisette gelooss“

Doch was soll man allgemein von einem Kapitalismus halten, in dem der realwirtschaftliche Kreditgeber Weltbank, ein 1945 zeitgleich mit dem Finanzwirtschaftler IWF (Internationaler Währungsfonds) nach der Bretton Woods-Konferenz gegründetes Institut, seinen wichtigsten Wirtschaftsindex „Doing Business-Ranking“ fälscht, um in Chile erneut einen Sozialisten von der Macht zu drängen.

Da sich die Methoden seit Augusto Pinochets von US-Außenminister Henry Kissinger und der CIA offen unterstützten Militärputsch am 11. September 1973 (der erste NineEleven!) gegen den Sozialisten Salvador Allende, verfeinert zu haben

scheinen, hat die aktuelle Präsidentin Michelle Bachelet, die noch bis März im Amt sein wird, diesen perfiden Coup wenigstens überlebt.

Der Chefökonom der Weltbank, Paul Romer, sagte dem Wall Street Journal, das den Skandal aufdeckte: „Ich möchte mich persönlich bei Chile und bei jedem anderen Land, von dem wir einen falschen Eindruck erweckt haben, entschuldigen.“ Die Einstufungen der vergangenen vier Jahre würden erneut überprüft und korrigiert. Na ja, ohne Neuwahlen klingt das verdächtig nach „moutarde après dîner“!

Mit der Militärdiktatur in Chile schlug die Stunde der Chicago-Boys, die den zu ultraliberalen verkommenen ordoliberalen Ideen eines freien, privatisierten und deregulierten Weltmarktes ihrer Lehrer Friedrich August Hayek und Milton Friedman blind ergeben waren. Sie wurden unter der Herrschaft des kleptokratischen Diktators Pinochet wirtschafts- und sozialpolitisch sehr einflussreich. Und spätestens, wenn Trump Chiles konservativen Sebastián Piñera, Vorgänger und Nachfolger der sozialistischen Michelle Bachelet, mit einem idiotischen „He’s a great guy“ begrüßt hat, wird der Wind wieder in die Segeln der Yachten ultraliberaler Milliardäre blasen. Spätestens dann müssten die leer ausgehenden Rostgürtelproletarier wissen, dass sie einmal mehr „bei d’Lisette gelooss si ginn“.

*) „Trump im Amt“, David Kay Johnston, Ecowin Verlag 2018

Vom Staat ist die Rede

Das verborgene Ungeheuer

Barbara Höhfeld

Der Staat macht die Gesetze. Der Staat richtet die Ämter ein, bei denen man sich seine Bescheinigungen abholen kann oder muss. Ein Staat hat Grenzen. Außerhalb dieser Grenzen gelten seine Gesetze nicht. Ordnung und Sicherheit - mehr brauchte ich nicht. Ich fühlte mich frei.

Als ich 1991 nach mehr als dreißig Jahren aus Luxemburg wegzog, um in die Bundesrepublik zurückzukehren, schlug mir dort in vielen Begegnungen eine große Wut gegen den Staat entgegen. Ich wunderte mich. Für diese Deutschen, links orientiert wie sie waren, schien der Staat eine Person zu sein, die ihnen Unrecht getan hatte. Ein Feind, den sie bekämpfen muss-

ten. Nach und nach begriff ich, dass sie alle durch eine Lehre gegangen waren, die grob gesagt, bei Hegel anfang und bei Adorno mündete, oder bei den neuesten Marx-Interpreten. Dazwischen lagen die Nazis. Ich las hier und da Bücher darüber, Hegel selbst blieb mir unverständlich, aber es gibt ja genug Interpreten. Anscheinend hielt er, so lernte ich, „die Geschichte“ für eine der Welt und ihren Lebewesen eingeborene Entwicklung, die im „Staat“ ihren höchsten Stand erreicht hatte. Im „preußischen Staat“, höhnten manche. Die Bundesrepublik, in die ich kam, hatte schon vieles von ihrem autoritären Gehabe abgelegt, das sie auch nach dem Krieg noch gezeigt hatte (ich spreche von der BRD-West). Zumal in Frankfurt herrschte eine

traditionelle Großzügigkeit. Ich fand keinen Sinn in den Anschuldigungen, lobte stets den „Rechtsstaat“. Ich bemerkte, dass nur Juristen diesen Terminus verstanden; die meisten andern meinten, wenn sie überhaupt dazu eine Meinung hatten, der Staat wolle eben immer recht haben.

Interessant scheint mir daher die Frage: was bedeutet „Staat“ heute?

In „Gespräche über den Staat“ (erschienen 2017 bei C.H.Beck) hat der Direktor des schleswig-holsteinischen Landtags, Utz Schliesky, fünf Männer unserer Zeit danach gefragt, was sie unter „Staat“ verstehen. Alle Fünf waren oder sind an der Staatslenkung in führenden Positionen in Deutschland beteiligt. Obwohl Schliesky, der Herausgeber, den konservativen



ÜBERFLUSS ? DOCH WEHE DEM, DER KEINEN PASS BESITZT !

Denkweisen näher zu stehen scheint als anderen, zeigen sich doch beträchtliche Unterschiede zwischen den einzelnen Bewertungen durch die Befragten. Keiner stellt den „Staat“ als solchen in Frage. Der Herausgeber selbst sieht sogar in der EU eine Gefahr für den Staat: die EU befördere eine „Entstaatlichung“!

Utz Schliesky hat 2002 mit dem Thema „Souveränität und Legitimität der Herrschaftsgewalt“ habilitiert. Als Verwaltungs-Chef des schleswig-holsteinischen Landtags leitet er nebenamtlich an der Universität Kiel ein Institut für Verwaltungswissenschaft. Er ist also wahrlich ein Fachmann. Das Buch eröffnet er mit einem knapp fünfzigseitigen Kapitel über die Geschichte des Staatsbegriffs. Auch hier kommt er bald auf die Gefahr der „Entstaatlichung“ durch die EU, die „systembedingt“ sei, „wenn man die Folie des Nationalstaats zur Beurteilung [...] heranzieht“. Die „nationale Identität“ sei ebenso in den Europaverträgen wie in der Verfassung geschützt. Das oberste deutsche Gericht, das Bundesverfassungsgericht, spreche stattdessen von einer „Verfassungsidentität“, die es auf verschiedene Artikel des Grundgesetzes stütze. Laut Schliesky würde das Gericht „europäische Hoheitsakte, die nicht von den von den Mitgliedsstaaten übertragenen Hoheitsrechten [...] gedeckt sind, in Deutschland für unanwendbar erklären“. Das führe zwar zu einer „Schwächung der Europäischen Union“ räumt Schliesky ein, doch gelinge es auf diese Weise, „ein Machtgleichgewicht im europäischen Herrschaftsverbund erfolgreich auszutarieren.“ (Würde nicht umgekehrt eine Stärkung der EU die deutsche Vorherrschaft schwächen?) Streng nach Alphabet ordnend, befragt Schliesky als ersten Robert Habeck von den Grünen, stellvertretender Ministerpräsident von Schleswig-Holstein. Gleich zeigt sich wie schon in der Einleitung und bei den folgenden vier Gesprächspartnern, dass „Staat“ und „Nation“ als Begriffe anscheinend in Deutschland nicht streng zu trennen sind. Nachdem Habeck den „Staat“ als „den formalen Ordnungsrahmen, der eine Gesellschaft zusammenhält“, definiert, fragt Schliesky nach: „Ist er heute noch mehr als ein funktionales System?“ Habeck hält ihm die „Werte der Aufklärung“ entgegen, „die wir wie selbstverständlich die letzten 250 Jahre hingenommen haben.“ Auch danach betont Habeck die Nüchternheit, mit der wir den Staat betrachten sollen - auch wenn er selbst „in den letzten fünf Jahren zu einem Staatsdiener geworden“ sei. Das Recht zählt, und gleichzeitig bedürfe es einer „Leidenschaft für die Inhalte“. In der Politik gehe es nie um Wahrheiten, sondern immer um Meinungen. Und er bedauert eine grassierende „Elitenverachtung“, die darin besteht, dass die Leute einfach nicht mehr glauben, dass jemand „lauter ist“, also ehrlich. Er deutet an, so

scheint mir, als gehe hier ein Samen auf, der einst durch die Verachtung des Staates gelegt worden sei.

Aus entgegengesetzter Richtung kommt Professor Peter M. Huber, der nächste Befragte, ein Richter im 2. Senat des Bundesverfassungsgerichts und Mitglied der CDU/CSU. Auch er will den Staat nüchtern und funktional betrachten, doch sieht er im „Gemeinwohl“ einen hohen ethischen Wert: „der Einsatz für das Gemeinwohl (wird) heute vielleicht nicht immer im gebotenen Umfang beachtet und wertgeschätzt“. Etwas später ringt ihm der Fragende doch ein Bekenntnis ab, wonach die Organisation des Zusammenhalts und das Meistern einer Zukunft im Interesse aller in der „deutschen Identität“ tief verwurzelt sei. „Als einzige der westlichen Nationen - das muss man sich auf der Zunge zergehen lassen - nennen wir den Staat ‚Vater‘“, ruft er aus. Professor Huber wird doppelt so lang befragt wie alle anderen. Warum das so ist, konnte ich nicht herausfinden.

Danach ist Norbert Lammert (CDU) an der Reihe. Zur Zeit der Befragung war er noch der Präsident des Bundestages (bis September 2017). Lammerts wohlthuender Humor tritt gleich zu Beginn in den Vordergrund. Auf die zweite Frage „Ist unser Staat heute mehr als nur ein funktionales System?“ erwidert er: „Ganz sicher, was man spätestens dann bemerkt, wenn er tatsächlich oder vermeintlich nicht funktioniert. Die Wahrnehmung ist nicht dieselbe, wie wenn ein Auto nicht funktioniert oder das Internet ...“. Er findet das „nüchterne Verhältnis“ der „meisten Deutschen zu diesem Staat“... „ziemlich gut ausbalanciert.“ Wie aber sollte man nach Lammert mit der Macht umgehen? Schliesky fragt: „Welche Bedeutung kommt der Macht in einem demokratischen Verfassungsstaat zu?“ Lammert antwortet: „Prinzipiell derselben wie in jeder anderen politischen Verfassung. Nur geht eben der demokratische Staat mit der Legitimation und Kontrolle von Macht anders um. Aber es ist nicht eine andere Macht. Das sind nur andere Rahmenbedingungen für Machtausübung.“ Später erläutert Lammert, warum er gegen Plebiszite ist: „Wenn schon Entscheidungen der Natur der Sache nach richtig oder falsch sein können, empfiehlt es sich eigentlich, Verantwortlichkeiten identifizieren zu können. Die sind aber bei Plebisziten nie identifizierbar und bei Parlamenten immer.“ Und zum Nationalstolz oder dergleichen meint er, dass zwischen Identität und Abgrenzung ein großer Unterschied bestehe: Identität ja, Abgrenzung nein. Über dieses Buch schreibe ich, wie immer, in der Hoffnung, die Leser und Leserinnen zur eigenen Lektüre zu verlocken. Auch ist hier natürlich gar nicht Platz genug, um alles zu beschreiben. Über den nächsten Befragten darum nur so viel: Prof. Dr. Edward Schmidt-Jortzing ist Jurist, war in der

letzten Kohl-Regierung Bundesjustizminister und vermag seine nationale oder nationalistische Seite in dem Interview nicht ganz zu verbergen. (Er definiert den Staat gleich zu Anfang als „Identifikationssubjekt für [...] die überpersonalen affektiven Bedürfnisse“ der Menschen.)

Es folgt ein weiterer Jurist, Prof. Dr. Andreas Vosskuhle, Präsident des Bundesverfassungsgerichts. Er hält sich an den „klassischen Staatsbegriff“, der sich aus drei Elementen zusammensetzt: Staatsgebiet, Staatsvolk, Staatsgewalt. Alle drei seien ständigen Veränderungen ausgesetzt. Das solle man zunächst „nicht metaphysisch aufladen“. Aus einer Frage nach dem richtigen Weg für die Wirtschaft etwa möchte er keine Verfassungsfrage machen, sondern zieht politische Debatten vor: „Lassen Sie uns lieber politisch über die richtigen Wege streiten“. Was den Rechtsstaat angeht, so erlebe er gegenwärtig „eine Phase vertiefter Reflektion über die Leistungsfähigkeit des Rechts. Dies führt aber nicht notwendig zu einer Krise des Rechtsstaates, denn der Rechtsstaat zeichnet sich gerade dadurch aus, dass er seine Voraussetzungen thematisiert und rechtliche Lösungen für auftretende Probleme sucht.“ Vosskuhle gehört als einziger der Befragten keiner Partei an. So fehlt mindestens ein Sozialdemokrat in diesem Buch. Aber es fehlt auch eine Frau. Frauen sind keine Minderheit, sondern die Hälfte des Ganzen; Frauen sind von ihrer Körperkonstitution her ebenso wie durch ihre Sozialisierung anders als Männer, ordnen ihre Bedürfnisse anders und schauen anders auf die Welt. Was bedeutet ihnen der Staat? Die Frage bleibt unbeantwortet. In der Neuzeit machte sich Thomas Hobbes mit seinem Werk „Der Leviathan“ als erster darüber Gedanken (1651). Der Leviathan ist ein Ungeheuer, schon aus vorbiblischer Zeit, aber in Talmud und Bibel aufgegriffen, das unbesiegt stärker ist als jede andere Kraft. Nur der biblische Gott kann seiner Herr werden, wenn er will. Hobbes hatte die Idee, den Staat als absolute Ordnungsmacht einen „Leviathan“ zu nennen, einer, der jegliche Freiheit der Menschen zermalmt, ihnen dafür aber Sicherheit und eine Ordnung bietet. Hobbes, der schlimmste Bürgerkriege erlebt hatte, schien ein solcher Leviathan erstrebenswerter als der Horror ständiger Kriege. Bei Arnold Gehlen las ich die spottende Bemerkung, dass der Sozialismus den Leviathan in eine Milchkuh verwandeln wolle. Was dieser Philosoph, der anstelle des Rechtsstaates gern wieder das Recht des Stärkeren eingeführt hätte, als kindische Angeberei abtut.

Andreas Vosskuhle fordert politische Auseinandersetzungen um den richtigen Weg. Es gilt also, im politischen Streit die Grenze zum Bürgerkrieg zu erkennen und sie mit Hilfe des Rechtsstaates einzuhalten und zu wahren.

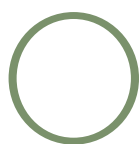
Wird uns das gelingen?

Der Bürger der was vermisst

Boden

Frank Bertemes

„Die Früchte gehören euch allen,
aber der Boden gehört niemandem.“
Jean-Jacques Rousseau



ja, mit diesem Zitat kann man diesen Beitrag in der Tat einleiten. Die Aussage Rousseaus würde heutzutage allerdings bei den Kapitaleliten dieser Welt nur auf ein müdes Lächeln stoßen. Nur: Wie würde die Welt heute sein, wenn dem tatsächlich so wäre? Wenn Rousseaus Zitat zutreffen würde? Wäre der moderne Mensch dann dem „Gutmenschen“ - positiv gesehen – etwa bedeutend näher? Das sei einmal so dahingestellt... Und: Wie für Rousseau wird auch für uns die „Verlangsamung des Fortschritts“ - wobei die Termini „Verlangsamung“ oder auch „Nachhaltigkeit“ im Rahmen der heuer vorherrschenden Doktrin des an unsere Politikklasse „von oben herab“, meint konzerndiktiierten Neoliberalismus „moderner“ Wirtschaftsweise als quasi alternativlose Staatsdoktrin für ebendiese global agierenden Konzerne und ihre korrupten Handlanger aus Politik und Banken natürlich absolute Unwörter an sich darstellen - ja seine Stilllegung auf längere Sicht zur eigentlichen Aufgabe wird. Eine an sich ethische Aufgabe, von der allerdings die Kapitaleliten dieser Erde rein gar nichts hören wollen! Eine Art blinder, auf endlose quantitative Steigerung der Produktion abzielender „Fortschritt“, wie er offenbar dem Strukturprogramm des neoliberalen Industrie- und Konzernkapitalismus entspricht. Dschungelkapitalismus, Gier, Ausbeutung, Unmenschlichkeit. Und, ja, der Boden, und dessen Missbrauch und Vergewaltigung im puren Interesse der Konzerne und der Immobilienhaie darf in diesem Zusammenhang durchaus thematisiert werden. Ein Skandal eigentlich, was da so abgeht!

Als Fortsetzung der sieben Knappheiten, die an dieser Stelle des kulturissimo in einer Artikelserie thematisiert und durchaus kritisch kommentiert werden sollen, stellen wir uns einem besonderen Problem, das heuer auch in Mariens beschaulichem Ländle absolut aktuell ist - Stichwort: neues Bodenschutzgesetz – dem Boden also. Die sechste Knappheit, die uns alle, generell gesehen, hart treffen wird - und einige wenige natürlich bereichert. Nur, es wird nicht nur erst werden, dem ist längst so! Der Boden, das Land, die Agrarflächen,

Wälder, Wohnraum, also Bauland (heuer ein Reizthema der besonderen Art in unserem Ländle) – all das wird knapp. Verschuldet durch das, was der Mensch in seinem Wahn und seiner Gier so alles „auf Erden veranstaltet, meint verbraucht hat! Und ja, was wäre wenn Rousseaus Utopie der Realität entsprechen könnte? Wenn niemandem der Boden gehören würde - und dieser tatsächlich ausschließlich zum Gemeinwohl genutzt und nur Eigentum des Staates, meint des Demos, demnach des Volkes, wäre? So viel wäre gewonnen, wenn...Nur: die Umstände, sie sind nicht so! (zweimal Brecht in Kurzfassung...) Der Boden wird knapp. Und wieder, um dann zur Argumentation des uns begleitenden Autors Henrik Müllers, der uns die von ihm sehr interessant beschriebenen Sieben Knappheiten, die unsere Zukunft in der Tat bedrohen, näher bringen will, überzugehen, sind die drei Großtrends am Werk, die die Matrix seines Buches bilden: Globalisierung, Demografie und Klimawandel. All das sind Begriffe, von denen so manche nichts Negatives hören oder aber diese tunlichst entweder ignorieren, verharmlosen, zumindest relativieren wollen. Oder so tun, als würde das alles nur „die anderen“ betreffen... Und deren gibt es viele, viel zu viele! Weshalb? Diese Frage erübrigt sich wohl...Im Klartext: Die Globalisierung lässt den Wohlstand, gerade in den Schwellenländern, steigen. Wer reicher ist, nutzt mehr Boden - zur Nahrungsmittelproduktion, für Wohnraum. Die Demografie sorgt in den Schwellenländern für einen weiteren Anstieg der Einwohnerzahl. Menschen, die ernährt werden müssen und die - vorzugsweise städtischen - Wohnraum brauchen. Der Klimawandel dann sorgt von mehreren Seiten für eine Verknappung des Lebensfaktors Boden, mehr und mehr Anbauflächen gehen durch Trockenheit und Hitze verloren, das vermehrte Auftreten desaströser Stürme und Sturmfluten sorgen für weitere tiefgreifende Probleme. Das alles dürfte heuer allgemein bekannt sein. Doch der Reihe nach... Boden – Stichwort Landwirtschaft. Boden ist der wichtigste Produktionsfaktor für die Landwirtschaft. Er ist die Grundlage für die Erzeugung von Lebens- und Futtermitteln sowie von nachwachsenden Energierohstoffen. Gleichzeitig ist er ein knappes und nicht vermehrbare Gut. Das wissen wir. Provokatorisch gesagt: Nach dem Wohlstand, die Fresswelle. Stichwort: Fleischkonsum,

und zwar in Massen! Vor allem die sich rasch entwickelnden Schwellenländer wie Brasilien, Indien und China treiben die Nachfrage hoch: 80 Prozent des Zuwachses, den die OECD und das Welternährungsprogramm (FAO) für die Weltfleischmärkte prognostizierten, gehen auf die zusätzliche Nachfrage aus den neuen Wohlstandszonen des Globus zurück. Um 1,7 Prozent jährlich soll der Fleischkonsum in den kommenden Jahren steigen. Die zunehmende „Karnivorisierung“ der Welt ermöglichen vor allem die Produktionsländer Brasilien, die USA, Kanada, Argentinien und Australien, wobei Brasilien in den kommenden Jahren zum mit Abstand größten Fleischexporteur der Welt aufsteigen wird. Tierische Produkte zu essen ist ein bodenintensiver Lifestyle. Denn mit dem steigenden Konsum von Fleisch und Milchprodukten nimmt auch der Flächenbedarf enorm zu: Mast – und Milchvieh muss gefüttert werden, nicht zuletzt mit Getreide – und dafür braucht man natürlich Land, sprich: Boden! Es geht kein Weg daran vorbei. Auch das ist bekannt. Doch bleiben wir im Rahmen dieses Gesamtkontextes Boden, der sehr vielfältig ist, einmal lokal. Der Bodenschutz. Wie eingangs erwähnt, zeigt die aktuelle Debatte um beispielsweise den Netzgiganten Google und dessen Datacenters im nördlichen Zentrum oder auch diejenige um eine Joghurt-Fabrik im Süden des Landes, dass in einem kleinen Land wie Luxemburg der Boden ein rares Gut ist - das gewisse Politprotagonisten in ihrer nicht nur gefühlten Megalomanie scheinbar noch nicht einmal mitbekommen haben...Nur dass dem so ist, hat die emsige Umweltministerin zumindest deutlich gesagt, indem sie feststellte, dass es einen „hohen Druck auf die Böden“ gibt. Immerhin will man ein entsprechendes Gesetz auf den Instanzenweg schicken - intelligent gemeinter Schachzug vor den Wahlen, doch bei näherer Betrachtung ein reines Alibikonstrukt, im Sinne von: Wir tun doch was! Nur: die Lobbys werden garantiert so einiges lancieren, was mehr als bedenklich sein wird. Denn ebenso wie das Wasser und die Luft (andere Knappheiten, gesund betrachtet jedenfalls) soll nun auch der Boden, der immerhin ein Viertel der Biodiversität beheimatet, geschützt werden - Google lässt schön grüßen (Vergewaltigung Nummer 1 - betroffen: Wasser, Boden, Raum, Naturschutz!) - Ach ja, wenn man so etwas sagt, werden einige Politpro-



tagonisten wieder ihre Federn spitzen und ihr Mundwerk telegen aktiv in Szene setzen... Dieser Schutz drückt sich mittels eines nationalen Bodenschutzplanes aus (...der dürfte ob der intensiven Aktivitäten der Immobilienhaie und ihrer Lobby schon mal interessant aussehen) und durch eine „verbesserte“ Überwachung der Bodenqualität (?) – bei 12000 Altlasten (Orte, in denen gefährliche Stoffe oder gar Giftmüll im Boden schlummern...) und entsprechender Sanierungen der verschmutzten, gar vergifteten Böden eine gleichwohl berechnete Reizfrage! Danach sollen dem beabsichtigten Gesetzestext zufolge dann die Gemeinden in puncto „prüfen“ gefordert sein - was dann ob lokaler Interessen genauso „lustig“ werden dürfte. Immerhin darf jeder Interessierte via Internetportal einsehen, wo der Boden denn verschmutzt oder gar verseucht wird – auch das dürfte dann in der Konsequenz des Ganzen interessant werden...Für wie dumm hält man das tumbe Wahlvolk eigentlich? Altlasten, Flächenversiegelung, Verschmutzung von industriell genutzten Böden - ach ja: und wer bezahlt? Sowohl Sanierung wie auch Bebauung? Wer ist im Endeffekt der Dumme? Und wer bitte profitiert? All diese Fragen darf man natürlich nicht stellen und die Politik beantwortet sie natürlich auch nicht... Wer fordert die den auch, wohlwissend dass den meisten von uns diese Problematik leider entgeht - und das wissen die Politeliten sehr wohl.

Unsere Ignoranz und unser generelles Unwissen beflügelt die groben Lügen an die Adresse der Bevölkerung - siehe Wohnungsbau und die absolut unberechtigte Preisentwicklung am Immobilienmarkt - nicht nur hierzulande - ein absoluter Skandal!

Nach diesem innenpolitischen Exkurs zurück zur sechsten Knappheit Boden – und was in diesem Zusammenhang noch knapp wird – nämlich der Wald! Während die wachsende Zahl von Erdbewohnern sich ausbreitet, „besser“ essen und mobiler werden will, dehnt sie sich auf Kosten der Wälder der Erde aus. Jährlich werden rund 13 Millionen Hektar durch Abholzungen und Brandrodungen vernichtet. Warum? Um Platz zu schaffen für Landwirtschaft, Straßen, Bahnlinien, Siedlungen - und natürlich um den Rohstoff Holz mit allen Mitteln auszubeuten. Es ist eine Mischung aus wachsender Bevölkerung, rascher Industrialisierung und Intensivierung der Landwirtschaft, die gerade in den tropischen Regionen Lateinamerikas, Asiens und Afrikas den Wäldern zusetzt - mir allerdings weltweiten Konsequenzen! Denn die Abholzung ist ökologisch hochproblematisch. Denn die noch existierenden Millionen Hektar Baumbiotop, die (noch) 30 Prozent der Landfläche der Erde einnehmen, produzieren lebensnotwendigen Sauerstoff, speichern Kohlendioxid und verlangsamen so den Treibhauseffekt. Die tropischen Regenwälder sind

zentrale Funktionsträger für den Wasserhaushalt der Erde. All das ist seit langem bekannt. Immerhin wurde das Problem, wie beispielsweise in Brasilien erkannt. Die Regierung verlangt von den privaten Landbesitzern im Amazonasgebiet dass 80 Prozent der Waldfläche zu erhalten statt für andere Zwecke zu roden sind. In diesem Sinne schätzen die Experten des Weltklimarats dass die Waldfläche nach 2030 sich stabilisieren wird, weil das globale Bevölkerungswachstum dann spürbar nachlassen wird und die Agroproduktivität bis dahin so gestiegen sein wird, dass der Druck auf die Böden nachlassen kann, die Erschließung weiterer Acker – und Weidelandflächen also überflüssig sein wird. Doch bis dahin ist noch ein weiter Weg! Egal wie: es wird eng auf der Erde. Man könnte an dieser Stelle im Kontext „Boden“ noch die Bereiche Landraub der Großkonzerne, das Wachstum der Metropolen und der Städte ob der Urbanisierung der Welt ausbauen, das allerdings den Rahmen dieses Beitrages sprengen würde. Genauso wie natürlich die Konsequenzen Dürre, Flut und Sturm im Kontext Klimawandel und Bodenknappheit.

Deshalb sei folgende Fragestellung an unsere armselig agierenden Eliten noch erlaubt:

Und was nun? Etwa „weiter so“? Nach uns die Sintflut?

Der europäische Krieg 1939-1945 (7)

DER SKANDINAVIENFELDZUG

Norwegen (9.4-10.6.1940)

Tino Ronchail

Norwegen ist ein 324.000 km² großes Land mit einer Länge von etwa 1.700 km und, an seiner engsten Stelle, einer Breite von ungefähr 80 km. Die Hauptstadt Oslo liegt tief im Süden und der Erzhafen Narvik im Hohen Norden. Die zerklüftete Westküste wird nur von wenigen für Landungen geeigneten Stränden und größeren Ortschaften und Häfen unterbrochen. Flüsse - durch hohe Fjorde mit dem Ozean verbunden - waren hervorragende Verstecke für große Kriegsschiffe, die im späteren Kriegsverlauf von der Kriegsmarine genutzt wurden.

Das vorrangige Ziel der Invasion Norwegens durch Hitler war die ungestörte Lieferung von schwedischem Eisenerz über den norwegischen Hafen von Narvik an die deutsche Waffenindustrie.

Ohne Kriegserklärung begann in den frühen Morgenstunden des 9. April 1940 die Invasion. Die Seekriegsleitung hatte Kriegsschiffgruppen aufgestellt, die simultan Haupthäfen anlaufen und Truppen absetzen sollten, und übernahm die Leitung der Invasion: 31 U-Boote wurden vor Narvik, Bergen und Stavanger aufgestellt, um das deutsche Landungsunternehmen gegen Störaktionen der britischen Flotte zu sichern. Die aus zehn Zerstörern bestehende Kriegsschiffgruppe „Eins“ beförderte 2.000 Mann Gebirgstruppen nach Narvik, die Schiffgruppe „Zwei“, also der Schwere Kreuzer „Admiral Hipper“ und vier Zerstörer überführten 1.700 Mann nach Trondheim, die Gruppe „Drei“, angeführt von den Leichten Kreuzern „Köln“ und „Königsberg“ beförderten 1.900 Mann nach Bergen. Die Gruppe „Vier“ war für Kristiansand bestimmt. Die starke Gruppe „Fünf“ mit dem Schwere Kreuzer „Blücher“, dem Panzerschiff „Lützow“ und dem Leichten Kreuzer „Emden“ sollten 2.000 Mann nach Oslo bringen, doch durch die Versenkung der „Blücher“ in Oslo wurde ihre Mission erschwert.

Die Schlachtschiffe „Scharnhorst“ und „Gneisenau“ übernahmen auf See die Fernsicherung der Invasion Narviks. Der Flughafen von Oslo wurde von Fallschirmjägern besetzt, ein Novum in der Militärgeschichte.

Die deutsche Luftwaffe unterstützte das Heer mit ihren 340 Kampfflugzeugen, die



Photo: Der Ort des Terrors; Wolfgang Benz und Barbara Distel; Verlag C.H. Beck,

schwere Luftangriffe auf norwegische Ortschaften flogen und mit 550 Transportflugzeugen, welche Nachschub und Luftlandetruppen zur Verstärkung des Heeres und der Front brachten. Die norwegische Luftwaffe mit ihren 200 veralteten Flugzeugen konnte der deutschen Luftwaffe keinen nennenswerten Widerstand leisten. Bis Juni 1940 wurden etwa 130.000 deutsche Soldaten nach Norwegen überführt. Ihnen gegenüber standen 60.000 norwegische Soldaten und ab dem 14. April, laut Beschluss des alliierten Kriegsrats in Paris, ein alliiertes Kontingent von ca. 35.000 englischen, französischen, exilpolnischen Soldaten und Einheiten der Légion étrangère. Die schweren Kämpfe um Narvik waren erst Ende Mai entschieden und so rückte die Wehrmacht zügig ins Landesinnere und besetzte ganz Norwegen. Am 3. Juni zogen die Alliierten ihre Truppen aus Norwegen ab zum Einsatz wegen dem Blitzkrieg Hitlers gegen die Beneluxstaaten und Frankreich.

Am 7. Juni flüchteten König Hakon VII und seine legitime Regierung nach London und bildeten dort eine Exilregierung; am 10. Juni kapitulierten auf seine Wei-

sung die norwegischen Streitkräfte. Für den deutschen Angreifer waren die Verluste relativ hoch: über 21.000 gefallene und 2.375 vermisste Soldaten, vor allem auf hoher See. Bei den Alliierten fielen über 10.000 Norweger, rund 1900 Briten sowie etwa 1.000 Franzosen und Exilpolen.

Die britischen Schiffsverluste beliefen sich auf 1 Flugzeugträger, 2 Leichte Kreuzer, 9 Zerstörer und 6 U-Boote. Die deutsche Kriegsmarine, die noch im Aufbau war, hatte mit der Versenkung eines Schweren Kreuzers, 2 Leichten Kreuzern, 10 Zerstörern, einem Torpedoboot, 4 U-Booten, und schweren Schäden an weiteren Schiffen eine verhältnismäßig größere Verlustquote als die Royal Navy erlitten; sie sollte sich während der ganzen Kriegsdauer davon nicht mehr erholen.

Die Luftwaffe verlor in den zwei Kriegsmontaten 242 Flugzeuge vom kleinen Fieseler Storch bis zum schweren Bomber.

Ende April wurde der Gauleiter von Essen, Josef Terboven zum Reichskommissar für Norwegen ernannt. Er hatte jedoch einen Gegenspieler, den Parteiführer der kleinen faschistischen „Nasjonal Samling“ Vidkun Quisling, der sich selbst in einer Radiosendung zum Regierungschef erklärte, was Terboven ärgerte. Nach längerem Hin und Her erklärte Terboven am 20. September die Absetzung von König und Exilregierung, und das Verbot aller Parteien außer der „Nasjonal Samling“. Am 1. Februar 1942 sollte der Kollaborateur Quisling doch noch zum Regierungschef ernannt werden. Das änderte aber nichts an der Tatsache, dass Terboven und die SS die wirklichen Herrscher von Norwegen waren.

Wenn auch Teile der Bevölkerung mit Quisling übereinstimmten, wurde der Widerstand gegen die Besatzungsmacht immer stärker und die Attentate immer zahlreicher. Etwa 50.000 Norweger emigrierten nach Schweden. Insgesamt 44.000 Personen waren in Gefängnissen und Lagern eingekerkert, von denen 9.000 in Konzentrationslager in Deutschland überstellt wurden.

Die Norweger mussten dieses Schreckensregime fast fünf Jahre erleben. Sie wurden erst vollständig befreit am 8. Mai 1945, dem Tag der uneingeschränkten Kapitulation des III. Reiches.

Brief aus Wien

Der Eiermann

Michèle Thoma

Bevor er geht, macht er noch einen Witz, einen echt guten, sagt er. Er handelt von einem sehr mini Mini-Rock und endet im Gelobten Land, er lacht verschmitzt, Sie Schlimmer, müsste ich jetzt sagen, das würde dazu gehören, Sie Sexist würde die Situation unnötig verkomplizieren. Der Eiermann ist beinahe taub und das Wort Sexist gehört sicher nicht zu seinem Wortschatz. Er beugt sich über die zum Abschied hin gestreckte Hand und haucht einen Handkuss hin.

Der einzige Handkuss, der mir in meiner langjährigen Wien-Karriere, in der Handkuss bekanntlich zum Nation Branding gehört, zuteil wird, kommt zwei Mal monatlich vom Eiermann, pünktlich und verlässlich geliefert. Von einem alten Bauern aus dem Burgenland, der wöchentlich ein paar Stunden Bus- und Bahnfahrt auf sich nimmt, um seine Eier in Wien an die Frau oder den Mann zu bringen.

Als die klapprige, von einem strengen Geruch umwehte Gestalt in den schlotternden Klamotten vor Jahren das erste Mal vor meiner Haustür vor mir stand, will ich schon nach ein paar Münzlein klaben, ich halte ihn für einen Bettler. Dann stellt er sich in einer Sprache, die mir nur rudimentär zugänglich ist, als jemand vor, der Eier verkauft, welche von seinem Hof, wie ich irgendwann kapiere, ich kaufe ich ihm welche ab, warum nicht? Ich mag die ausgestorbene Zunft der Hausierer innen. Um die Jahrtausendwende herum läuteten noch Scherenschleifer bei uns an, auch wenn die Schärfe meiner Messer nichts zu wünschen übrig ließ, und die Billigscheren meinen Scherenbedarf voll deckten, suchte ich immer so lang, bis ich etwas zum Schleifen fand und eine Stunde später ein Heidinnengeld heraus rückte für eine mörderisch scharfe Klinge. Ich verehrte das stolze Gewerbe der Scherenschleifer, die sich im Hof der Wohnanlage nieder ließen und dort ihrem Handwerk nachgingen, sie waren die Letzten ihrer Art, ein aussterbender Beruf, den niemand mehr wirklich brauchte, ich schon gar nicht. Die Abstände der Besuche wurden länger, irgendwann blieben die Scherenschleifer aus wie diese oder jene Zugvogelart.

Anfangs poltert der Eiermann morgens vor sieben an der Tür herum, seine Art sich bemerkbar zu machen, ist radikal. Eierterrorist, wird er bald bei uns genannt, ich versuche ihm klar zu machen, dass es Menschen gibt, die um sieben noch in den Federn liegen, ganz anders als sein Federvieh. Bis er seine späteren Nachmittagsbesuche immer mit einem spitzen „Hab ich Sie aufgeweckt?“ einleitet. Seinem Erstbesuch folgen weitere, die in gebrauchten Ei-



erschachteln verstaubten Eier sind der Konkurrenz aus dem Supermarkt weit überlegen, selbst den abgestempelten Bio-Eiern mit ihrem blässlichen Dotter, das gute Gewissen ist eigentlich das einzige, das man als Gegenleistung für den höheren Preis erhält. Bio, sagt der bald in Jeans aufkrenzende und gar nicht mehr streng riechende Eiermann nach Jahren einmal beinahe abfällig, meine Eier sind sowieso bio, meine Hühner laufen alle frei herum und picken frei herum, ich nenne sie nur nicht so. Bio oder nicht bio, die Eier mit ihren sattgelben Dottern schmecken wie auf dem Bauernhof der Großmutter, nie zerbrechen die Schalen in der Hand wie die hinfälligen, osteoporösen des Handels, ich werde zur Groß-Kundin.

Kaum öffne ich die Tür, fällt der Eiermann buchstäblich mit der Tür ins Haus, stürzt zum Küchentisch und lässt sich auf einen Stuhl fallen, egal, was rund herum los ist. Im Winter schnattert er, im Sommer schnauft er, die Wetterdiagnosen werden ausgetauscht während er auf sein Glas lauwarmen Wassers wartet, Kaffee oder Saft lehnt er ab, bitte ein Wasser. An heißen Sommertagen fülle ich seine Wasserflasche auf. Dann entspinnen sich Gespräche der dritten Art, der Eiermann ist beinahe taub, und ich verstehe sein Burgenländisch kaum. Was ich mühselig herausfinde, ist dass er auf einem Bauernhof in diesem zwischen Wien und Ungarn gelegenen Bundesland lebt, das mit seinem gewaltigen Steppensee schon der pannonischen Tiefebene zugehörig ist. Er hat eine

Frau, sie ist sehr kalt, sagt er betrübt über seinem lauwarmen Wasser seufzend, und vier erwachsene Kinder. Im letzten Sommer ist einer der Söhne bei Dacharbeiten, die er zusammen mit ihm ausführte, vom Dach gefallen, was er kopfschüttelnd erwähnt, aber Sohn wieder gut, alles gut. Er ist einiges über siebzig, aber unermüdlich im Einsatz. Nach Wien kommt er wöchentlich mit seinem Einkaufswägelchen voller Eier mit dem Zug. Ob sich das auszahlt, es klingt so müh- und armselig?

Im zehnten Bezirk wurde er einmal beraubt, kaum hatte er sein Handwägelchen kurz außer Acht gelassen, war es vom Erdboden verschwunden, er war sehr geknickt. Auch dass ihm kaum jemand beim Ein- und Aussteigen aus dem Zug hilft, betrübt ihn, einmal, erzählt er lachend, hätte ihm eine Neunzigjährige eine Hand angepackt. Ich habe den Eindruck, er liebt diese Ausflüge, diese Petites Fugues, wie ein charmanter Schweizer Film der Siebzigerjahre hieß, den Vorwand, in die große Stadt auszubüchsen, weg von den Hühnern, weg von der kalten Frau und dem Hof, wo immer was zu tun ist.

Richtig kompliziert wird es bei in Burgenländisch erzählten Witzen die nicht immer nachvollziehbare Pointe zu erhaschen und ein herzhaftes Lachen zu schenken. Besonders viel kommentieren muss ich eh nicht, der Eiermann hat sich in seiner zunehmenden Taubheit schon eingerichtet und nickt prophylaktisch zu allem was ich sage.

So verstehen wir uns bestens.

Gramma apo tin Ellada

Ein Leben im Laden

Linda Graf

Es gibt ihn noch, den Laden, in dem man nebst den Einkäufen auf einen Schwatz vorbeikommt, in dem man als Freund empfangen wird. Wieviel Scheiben Feta willst du?

Den vom Dorfpfarrer oder den von Yannis? Der vom Pfarrer ist salziger. Der Blumenkohl ist aus unserem Garten. Hier, den Brokkoli schenk ich dir.

Maia und Nikos sind stets in ihrem Laden anzutreffen, winters von acht Uhr morgens bis acht Uhr abends, nur am Sonntag ist Ruhetag. Maia sagt, sie ist so sehr an die ununterbrochene Arbeit gewohnt, dass sie sonntags den Eindruck hat, etwas stimme nicht mit ihr. Sommers, während der Touristensaison, ist der Laden bis elf Uhr nachts geöffnet, jeden Tag, auch sonntags. Der Dorfladen ist seit Generationen ein Familienbetrieb. Wie ihr Vater und ihr Großvater haben Nikos und sein Bruder Achilles den Laden von den Eltern übernommen. Die Eltern sind immer noch dabei, mal hinter der Ladenskasse, mal sitzen sie auf dem Balkon des gegenüberliegenden Hauses. Von dort aus haben sie die Kundschaft und das Geschehen im Dorf bestens im Blick. Und immer kommt man an der Kasse mit Nikos und mit Maia ins Gespräch. Nikos geht der Gesprächsstoff niemals aus, er redet über Bootsmotoren, über Politik, Tattoos, über die Erziehung der Kinder. Überhaupt hat man den Eindruck, dass Nikos die Kundschaft freudig erwartet, auf einen Schwatz, und das Geschäft nebenbei im Griff hat. Hier ist ein Treffpunkt, hier kommt man rein und ins Gespräch, hier nimmt man am dörflichen Ambiente teil. Die Älteren reden über ihre schmerzenden Knochen, die Kinder kaufen Bonbons am Stück. Quicklebendig geht es hier zu. Die beiden Töchter treffen nach der Schule ebenfalls im Laden ein, hören den Gesprächen der Erwachsenen zu, spielen oder laufen vis-à-vis zum Haus der Großeltern. Dort wird gekocht, gegessen, auch kann die Familie sich dann und wann zwischen den Besuchen der Kundschaft auf dem Balkon ausruhen.

Maia stammt aus Polen und kam 2000 aufgrund eines Studienprojektes ins Dorf am Ionischen Meer. Zwei Jahre später war sie mit Nikos verheiratet und hatte sich in den Laden eingearbeitet. Anfangs, erzählt sie, verstand sie die Sprache nicht und hatte keinen Schimmer, was die Kundschaft verlangte. Doch alle waren freundlich zu ihr, betont Maia, geduldig, und wiederholten das Gesagte immer wieder aufs Neue, bis sie die Sprache schließlich erlernte. Sie fühlte sich nicht lange als Ausländerin, sagt Maia, sondern wurde über die Familie ihres Ehemannes selbst-

besonders witzig. Wir stehen an der Kasse, während unseres Gesprächs haben sich weitere Kunden eingefunden, die uns zuhören und in unser Gelächter mit einfallen. Was zählt, sagt Maia, ist dass man sich hier im Ort gegenseitig aushilft. In Polen ist das anders. Hier lachen wir zusammen, sagt Nikos stolz, und wenn Not am Mann ist, wenn alle Stricke reißen, dann helfen wir einander gegenseitig aus. Ich habe gute Schwiegereltern, sagt Maia. Es ist schön, eine Familie zu haben und über den Laden am Dorfleben teilzunehmen. Auch ist dies ein schöner Ort zum Leben,

hier hat man das Meer und dazu die Berge. Ob sie Wünsche hat? Nein, überlegt Maia kurz, eigentlich hat sie keine. Sie ist zufrieden mit dem, was sie im Leben erreicht hat. Obwohl ein Urlaub in Thailand nicht schlecht wäre, lacht sie, einen Seitenblick auf ihren Mann werfend.

Jetzt stehen auch Evi und Anne-Marie bei uns an der Kasse und hören sich an, worüber wir Erwachsenen quatschen. Um ihr Englisch zu praktizieren, beteiligt sich Evi, die ältere der beiden Töchter, öfters an den Gesprächen mit den Nichtgriechen. Da sie Interesse an Fremdsprachen zeigt, ermutigen beide Elternteile sie dazu, nebst der polnischen und griechischen

Sprache Englisch zu reden. Sprachen sind Türen zu anderen Welten, sagt Nikos, der sich stets bildhaft auszudrücken pflegt. Nicht allen Eltern hier im Dorf ist daran gelegen, dass ihre Kinder Fremdsprachen erlernen. Denn wenn sich die Türen nach draußen öffnen, so Nikos, dann gehen die Kinder schnüffeln. Und eines Tages wagen sie den Schritt hinaus und verlassen das Dorf. Das macht vielen Eltern Angst. Viele Ortsansässige haben das Dorf niemals verlassen, haben niemals Athen besucht oder ein Flugzeug bestiegen. Nikos und Maia aber ermutigen ihre Töchter dazu, Türen zu öffnen. Sie sollen den Schritt nach draußen wagen und studieren gehen. Es soll ihnen freistehen zu wählen, was sie später im Leben tun möchten, ob sie den Laden weiterführen, oder ob sie einen anderen Beruf ausüben wünschen.



In diesem Familienladen ist immer was los!

verständlich ins Dorf integriert. Schlechte Erfahrungen hat sie keine gemacht, längst fühlt sie sich als Teil eines Ganzen. Maia kennt alle hier im Dorf, jeder redet mit ihr. In Polen, meint Maia, sind die Menschen nicht so aufgeschlossen, freundlich und offenherzig. Da redet man nicht sich nicht gegenseitig an, auch scherzt man nicht über Alles und Nichts wie hierorts. Wo ihre Töchter sind, Evi und Anne-Marie? Sie spielen draußen, sagt Nikos, mit den anderen Kindern, irgendwo im Dorf. Sorgen brauchen sie sich keine um ihre herumlaufenden Töchter zu machen. Das Dorf hat Augen, sagt Nikos, hier passt ein jeder auf die Kinder auf. Denn jeder kennt jeden, jeder weiß über den anderen Bescheid. Was auch seine Nachteile haben kann, lacht er. Und jeder hat zu allem seine eigene Meinung, fällt Maia ein, das ist ganz

Reflections on/against the Present

Dictionary of Neoliberal Terms

Fabienne Collignon

In the first volume of *Capital* (1867), Karl Marx observes that, since the demand for labour power varies because the capitalist, for example, acquires new machines which make workers redundant, the latter are 'set free', 'releasing' them back into the pool of an impoverished 'reserve army' for capital to draw on if and when they become necessary or useful again.

Capital operates, as Marx shows, purely to accumulate wealth; this very function means that it seeks to reduce cost, the cost of labour, if also the cost of materials of production, and hence is absolutely bound to labour-saving measures, to a political economy set out to decimate the workers (active or not), as well as the environment. This expression, to be 'set free', continues to be in circulation - it is, further, worth noting that Marx uses the term 'freedom' in a particular way; the worker is 'free' insofar as she can dispose of her own labour power, sell it on the market, though her 'freedom' really designates compulsion, unless she is a trust fund baby - but it has, recently, been supplemented by an equally ugly phrase and act, emerging out of a whole discourse on 'performance management'. Once expendable, the worker needs to be 'managed out', a biopolitical process whose violence, though presumably designed to be masked by a peculiar language, operates through the simultaneously transparent and obfuscatory terminology used. This language forms part of an ever-increasing universe of representation (and assault), articulating the dominant economic and cultural paradigm in operation since the 1980s, that is, neoliberalism, a world of conformity, deadening affect, behaviour control, bio- or necropolitical administration, the 'administration' of life (gesturing towards Theodor Adorno) that, productive, made useful, is, consequently, 'worth' living.

This world, inhabiting language, creates new meanings and appropriates words that had somehow escaped its remit, like resilience, or responsibility, which, as a result, are recruited into the service and purposes of an ideology severing contact with the ethics, or ethical command that these words might once have had. They drift,

from there, into a usage that is frequently not questioned, behaving as the constant background buzz of contemporary culture, passing below the threshold of conscious engagement and into the unconscious, where they restructure the psyche. This reflection on what I, in conjunction with



The Diamond: the Borg

two friends and colleagues, Matthew Cheeseman and John Miller, have started calling a 'dictionary of neoliberal terms', a critical-creative project accumulating neoliberal terminology in order to ridicule and criticise it, occurs, as it were, in the shadow of the Diamond, a flashy, alien thing - a 'smart' university building often compared to the Borg; inside, it looks like an airport terminal - whose exterior, galvanised steel sheets and glass, provides the accompanying picture, a detail of the façade, to this article. I propose to read it, here, with reference to Freud's schematic pictu-

re of the psyche that he offers in *The Interpretation of Dreams* (1899), though I admit that this requires a relative loss of methodological rigour in favour of a chain of associations crystallising around the imagination of the psychical apparatus as 'compound' device. In *The Interpretation of Dreams*, Freud describes the function of the psyche as an instrument, like a microscope or telescope or photographic camera, in which agencies or systems stand in relation to each other, as if arranged like lenses, each behind the other, yielding a formation of lenses in a row, in order to demonstrate how stimuli, entering the psyche from the outside, proceed according to a process of working through, or depositing, said stimuli. The psyche receives sense impressions which move through these stages of lenses, temporal sequences, leaving traces along the way: stimuli form impressions, what Freud calls 'memory-traces', which can only be formed in particular psychic localities (the perceptual system, abbreviated to Pcpt. cannot retain impressions, has, as such, no memory). It is only 'at the back' of the psychic apparatus that permanent traces exist, prompting Freud to remark that memory, 'not excepting those which are most deeply stamped on our minds', is unconscious, though not necessarily repressed. It is here, in the 'mnemic' systems that the subject's character arises, its language, the symbolic order through which it constitutes itself and it is, then, as if the Diamond offered an 'augmented' image by which we could conceptualise the psyche, retaining the stimuli and vocabulary of neoliberalism, accumulating into memory-traces that gradually reconfigure the way we operate. The Borg's goal, in *Star Trek: The Next Generation* (1987-1994), is to achieve 'perfection'; neoliberal culture, as we know, is driven by a desire for 'efficient' and 'effective' environments that do not hinder the flow of capital, to whose passage must be presented the least possible resistance. It is not as if capitalism were eternal, though it certainly has been engrained as such in the compound apparatus of the psyche, whose stored-up impressions assemble the entries, the heritage, of a dictionary, or archive, of neoliberal terms.

By Gado

